65e ANNÉE OCTOBRE 1922

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Directeur : Jean MEYER

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Sur les degrés de probabilité et de certitude à attribuer aux récits de manifestations de morts

(Suite)

Continuons notre réponse aux objections si légèrement opposées aux observations les plus incontestables. Nous avons signalé. dans notre premier article les récits de Cicéron et de lord Brougham, qui nous ont paru aussi dignes l'un que l'autre de la plus sérieuse attention, et nous leur avons ajouté trois autres exemples d'apparitions, observés spontanément et sûrement. Voici une manifestation non moins remarquable, dont tous les détails ont été examinés et discutés.

Le vendredi 22 août 1890, à 10 heures du matin, un certain M. Russell, chantre de l'Église Saint-Luc, à San-Francisco, tomba frappé d'apoplexie dans la rue, à l'angle des rues de Stutter et Mason, et fut transporté dans sa maison, où il mourut à 11 heures. Il devait venir le lendemain, samedi, répéter un morceau de musique. Or, ce vendredi, dans l'après-midi, le maître de chant, M. Reeves, cherchait le morceau à chanter le dimanche suivant, lorsqu'en sortant de sa chambre, il vit le chantre sur le palier de l'escalier, tenant un rouleau de musique d'une main, et l'autre main élevée vers

son front. « Il paraissait si réel, si vivant, dit M. Reeves, que je m'avançais tout de suite pour lui tendre la main et lui souhaiter la bienvenue. Mais il s'évapora comme une nuée qui disparaît dans l'air. » (V. pour les détails : *La Mort et son Mystère*, III, p. 73.)

L'observateur, stupéfait, se mit à crier : « Ah! mon Dieu ». Sa sœur et sa nièce se précipitèrent et il voulut leur raconter ce qu'il venait de voir, mais il ne put parler. Il en fut malade pendant plusieurs jours, malgré sa santé habituelle, sa robustesse et son tempérament fort sceptique. Il ignorait cette mort arrivée trois heures auparavant. Le cri poussé a été entendu par trois témoins; la vision a été éprouvée dans un état tout à fait normal, en éveil de plein jour, non en rêve, et l'hypothèse d'une hallucination hypnagogique ne peut être même imaginée.

Ce récit, précis dans ses moindres détails et confirmé par le recteur de l'église Saint-Luc, M. Davis, qui l'a adressé au professeur Adams, de Cambridge, peut-il être traité (comme on en accuse les narrateurs) de « blague », de « sornette », de « baliverne»? Ne sommes-nous pas autorisés, par le plus simple bon sens, à tourner le dos simplement aux dénégateurs? Nier cette observation, c'est tout nier.

On nous objecte souvent que nous ne sommes pas forcés de croire tout ce que l'on nous raconte, et qu'il y a des farceurs, des imposteurs. C'est ce que j'ai plus de dix fois déclaré moi-même. Mais il y a des cas où l'on ne peut imaginer des inventions, et celui-ci en est un.

Le mot *coïncidence* vient souvent aussi sur les lèvres des contradicteurs. Je me demande ce que ce mot aurait à faire ici. N'y a-t-il pas là relation évidente de cause à effet? Le défunt n'est-il pas la cause productrice de cette apparition?

***

Examinons maintenant l'observation suivante :

« J'avais un ami du nom de Charles, jeune homme de seize ans, m'écrit un correspondant. C'était en 1908. Un soir, en rentrant chez moi, je m'entends appeler à plusieurs reprises, d'une façon très nette, et je reconnais parfaitement sa voix. Inquiète était cette voix, implorante aussi, mais très douce.

Troublé malgré moi, je ne m'endormis que très tard, et presque aussitôt, du reste, je fus réveillé par un attouchement au front et une voix qui m'appelait, et je vis distinctement Charles à mon chevet, qui me disait : « Adieu !... Adieu !... Je suis bien !... Consolez ma famille..... » Et il disparut lentement. Puis plus rien !...

Dès le matin, je courus chez nos amis. Je les trouvai très inquiets : Charles n'était pas rentré de la nuit.

Je ne sais pourquoi, instinctivement, je pensai à une petite propriété qu'ils possédaient à la campagne, et confiant mes craintes à sa famille, je les emmenai là-bas. Dans le jardin, sous la tonnelle, nous trouvâmes son corps allongé par terre ; il tenait dans sa main droite un flacon, dans lequel restait encore un peu d'une solution de cyanure.

Il s'était volontairement donné la mort, et m'en avait prévenu par cette manifestation.

Voilà, cher Maître, ce que je puis vous certifier exact et que vous pourriez contrôler si vous y tenez ».

Henry BOURGEOIS, à Mâcon.

La corrélation entre la manifestation et l'acte du suicidé est certaine. Invoquer le subconscient, le subliminal, tout ce que l'on voudra, ne nous donne pas la solution de cette vision, de cette audition, nous ne voyons pas d'autre explication que l'action même du suicidé.

***

J'aimerais savoir aussi quelle explication on peut donner, ou de quel droit on peut nier l'observation que voici, due à mon collègue de la Société Royale astronomique de Londres, M. Charles Tweedale :

« Le vendredi 10 janvier 1879, au soir, j'allai me reposer de bonne heure. M'étant éveillé au milieu de mon premier sommeil, je vis, par la fenêtre regardant au Sud, la lune, dont les éclatants rayons éclairaient ma chambre. Aussitôt mes regards furent attirés vers les panneaux d'un placard, faisant partie du mur, et qui servait d'armoire Je vis soudain une forme apparaître en face de moi, sur les panneaux de l'armoire. Indistincte d'abord, elle devint graduellement de plus en plus nette, jusqu'au moment où je reconnus le visage de ma grand'mère. Je l'observais depuis quelques secondes, lorsque la vision s'effaça lentement et disparut. Une particularité me frappa et se grava dans mon esprit, c'est que ma grand'mère était coiffée à l'ancienne mode, d'un bonnet gaufré ou coquillé. Je ne fus nullement effrayé, et croyant être le jouet d'une illusion, causée par la lumière lunaire, je me retournai et m'endormis de nouveau.

« Le lendemain matin, au premier déjeuner, je commençais à raconter l'apparition de la nuit, quand mon père, à ma grande surprise, s'éloigna de la table brusquement, très agité, et quitta la salle, en laissant son déjeuner presque intact. Je demandai à ma mère une explication. D'un geste, elle m'enjoignit le silence. Lorsque la porte fut refermée, je répétai ma question. Alors ma mère me répondit : « Charles, je vais vous conter la chose la plus étrange dont j'aie entendu parler. Ce matin, votre père m'a informé qu'il s'était éveillé dans la nuit, et qu'il avait vu sa mère debout, près de son lit, mais qu'au moment où il voulait lui parler, elle avait disparu. »

« Cette scène et cette conversation eurent lieu vers 8 h. 30 le matin du samedi, 11 janvier. Or, avant midi, nous reçûmes un télégramme nous annonçant que mon aïeule était morte pendant la nuit. Mais l'affaire ne finit pas là, car mon père apprit ensuite que sa sœur, qui habitait à environ 30 kilomètres de chez nous, avait vu, elle aussi, apparaître ma grand'mère. Ainsi trois personnes eurent, indépendamment l'une de l'autre, la même vision. Mon père nota l'instant précis de la vision : deux heures du matin.

Je suis certain que la lune était non loin du méridien, au moment de l'apparition, et qu'il était environ deux heures, ce qui confirme, d'une manière remarquable, le temps noté par mon père. Ma tante a aussi placé l'instant de l'apparition dont elle fut témoin, *après* la mort, qui eut lieu à minuit quinze minutes, prouvant ainsi qu'il ne s'agissait pas d'une manifestation télépathique ou subjective, se produisant avant ou au moment même du décès, mais d'une apparition réellement objective, ayant lieu après que la vie eut quitté le corps ; et, dès lors, on peut conclure que la trépassée, quoique apparemment morte, était suffisamment vivante quelques heures plus tard, pour se manifester à différentes personnes séparées les unes des autres par des distances considérables.

« Au sujet du « vêtement des apparitions », j'écrivis à mon oncle (ma tante a quitté ce monde en 1900), lui demandant de me préciser certains points intéressants, et lui adressant un croquis de ma vision, fait de mémoire. Voici un extrait de sa réponse:

« Vous me demandez si l'esquisse du bonnet que vous m'envoyez offre quelque analogie avec la coiffure mortuaire de la défunte. La ressemblance est frappante. C'est bien là le bonnet gaufré que porta votre grand'mère tout le temps qu'elle fut malade, et lorsqu'elle mourut, de même que votre description du fantôme s'accorde entièrement avec l'aspect de la mourante au moment où elle s'éteignit. Ceci est l'expression de la simple vérité, et je puis, si cela est nécessaire, certifier les détails sous la foi du serment ».

« Le fait que je viens de rapporter présente tant de garanties d'authenticité qu'on ne peut le considérer comme suspect. »

Rév. Charles TWEEDALE,
Membre de la Société Royale Astronomique de Londres.

Il m'a paru utile de donner ici cette relation tout entière. Elle est remarquable en ce qu'elle rapporte un fait observé environ une heure trois quarts après le décès, et vu indépendamment par trois personnes. La mort a eu lieu à minuit quinze minutes, et l'apparition a été vue à deux heures.

Quelle en est l'explication?

Évidemment, ici, il est impossible d'imaginer une fraude quelconque.

L'illusion, l'hallucination de trois témoins indépendants l'un de l'autre me paraît inadmissible. Le narrateur déclare que pour lui, pour son père, le fantôme était là, objectivement, et que le bonnet en est la preuve. Il me semble que la réalité de l'apparition peut s'interpréter en pensant que la morte a agi sur l'esprit de ses enfants, et que cette suggestion s'est traduite en image. Un être mort peut agir à distance sur un être vivant, se manifester à lui sous une forme ou une autre, sans doute par impression sur le cerveau.

Quelle que soit l'interprétation, cette apparition ne peut être niée.

***

Voici maintenant un revenant, bien vu, bien examiné par l'observateur, et la narration en a été écrite par le témoin lui-même. (Publié par Frank Podnore : *Apparitions and Thought transference*, p. 427.)

« En 1880, j'ai succédé à mon prédécesseur comme bibliothécaire. Je ne l'avais jamais vu, ni aucune photographie, ni aucun portrait. On avait pu me parler de lui et de son physique, mais c'est tout. J'étais resté à travailler seul dans la bibliothèque, un soir, assez tard, du mois de mars 1884, lorsque, subitement, je songeai que j'allais manquer mon train si je ne me pressais pas. Il était alors 10 heures 55 minutes, et le dernier train partait à 11 heures 5 minutes. Je me levai en hâte, pris des livres dans une main, et la lampe de l'autre, puis sortis par un passage. Comme ma lampe éclairait ce passage, j'aperçus un homme à l'autre bout, et l'idée me vint aussitôt qu'un voleur était entré, ce qui, du reste, n'était pas impossible. Je retournai instantanément à la pièce que j'avais quittée, posai les livres, pris un revolver, tins ma lampe derrière moi et repris, de nouveau, le passage, jusque vers un coin où il me semblait que le voleur

aurait pu se dissimuler pour pénétrer de là dans la grande salle. Mais je ne pus trouver personne et ne vis que la salle tapissée de rayons pleins de livres. Je criai plusieurs fois à l'intrus de se montrer, espérant que mon appel serait entendu d'un policeman dans la rue. Alors je remarquai qu'il avait l'air d'inspecter les rayons de livres. La tête se montrait pâle et chauve, avec les orbites des yeux très profondes. Je m'avançai vers lui. C'était un vieillard aux épaules élevées, se balançant en regardant les livres, qu'il continua à regarder en me tournant le dos.

D'une démarche traînante, il s'éloigna de la bibliothèque et se dirigea silencieusement vers la porte d'un petit lavatory s'ouvrant dans la bibliothèque, et qui n'avait pas d'autre sortie. J'y suivis l'homme et, à ma grande surprise, ne trouvai personne. J'examinai la fenêtre, mesurant environ quatorze pouces sur dix-huit, et la trouvai bien fermée. Je l'ouvris et regardai dehors. Il y avait là un trou de dix pieds de profondeur, dont personne n'aurait pu sortir sans aide : on n'aurait pu fuir. Profondément mystifié, j'avoue que je commençai à éprouver pour la première fois ce que l'on pourrait appeler « une sensation d'effroi surnaturel ». Je quittai la bibliothèque, et je m'aperçus que j'avais manqué mon train.

« Le lendemain matin, je racontai mon histoire à un clergyman du pays qui, en entendant ma description, répliqua : « Mais c'est le vieux bibliothécaire ! » Bientôt après, on me montra un portrait de mon prédécesseur ; la ressemblance était très frappante. Cet homme avait perdu tous ses cheveux, ses sourcils, ses cils, ayant été, me semble-t-il, atteint par une explosion. Il avait de hautes épaules et marchait en se dandinant. »

Une enquête ultérieure a établi qu'il était mort vers l'époque de l'année à laquelle l'apparition a été vue : « Later inquiry proved he had died of about the term of year at which I saw the figure »

Cette observation est également inexplicable en dehors de l'hypothèse d'une action personnelle du défunt. Est-il donc possible d'admettre que les morts continuent quelquefois leurs habitudes terrestres? Il y en a plus d'un exemple ; le mystère demeure, car enfin leur visibilité est un problème. Podmore avoue très franchement qu'étendre jusque-là l'hypothèse de la transmission de pensée a paru à un certain nombre de lecteurs assez extravagant, « has seemed to some extravagant ». Mais aller jusqu'à supposer que quelqu'un d'inconnu a pensé, juste à ce moment, à l'ancien bibliothécaire, et que cette idée a donné naissance à la vision de son successeur, suivant l'ombre se promenant dans la bibliothèque et allant s'évanouir au bout du couloir, c'est faire une hypothèse d'une audacieuse témérité, qui paraît plus éloignée de la vraisemblance que l'admission du fantôme, comme image projetée par la pensée du mort, fantôme d'ailleurs assez net, assez matériel en apparence, pour avoir été pris pour un voleur et poursuivi par l'observateur armé d'un revolver.

***

Je soumettrai également à l'attention la plus sérieuse du lecteur impartial les observations suivantes que j'extrais du *Traité de Métapsychique* du professeur Richet (p. 403) : « Un certain M. L. V..., à Bordeaux, étant à sa table de travail, a la sensation qu'une porte s'ouvre. Il se retourne un peu dans la direction de la porte, et voit, pendant

un temps très court, son oncle G.... Un quart d'heure après, un télégramme lui apprend que son oncle s'était suicidé. La monition avait eu lieu à 9 h. 30 ; le suicide à 5 heures. Le télégramme était arrivé au bureau de Bordeaux à 8 heures. »

C'est là une observation faite non en rêve, mais en plein état normal. (Je regrette, une fois de plus, que les observateurs n'osent pas donner leurs noms en toutes lettres, mais nous devons prendre l'humanité telle qu'elle est.) Cet oncle est apparu à son neveu 4 heures et demie après sa mort, voilà ce qu'il faut reconnaître... et expliquer.

Autre observation (p. 409) :

« Mme X... voit, le 28 décembre 1906, à 23 heures, devant son lit, une forme de femme dont elle distingue parfaitement les traits et tous les détails du vêtement. Cette forme disait d'une voix voilée : « Je suis Hélène Ram, je viendrai vous prendre, nous serons ensemble dans l'autre monde. » Mme Hélène Ram est morte à Hyères, le 28 décembre, à 4 heures du matin. Il y a donc eu un retard de 20 heures. Les détails sur les vêtements étaient exacts. Mme Ram n'était pas malade, et Mme X... la connaissait peu. »

Je connais trop la sincérité du professeur Richet pour ne pas lui exprimer en toute confiance la difficulté de concilier sa négation de la survivance avec les exemples qu'il cite lui-même. L'observation que voici est dans le même cas que les précédentes, nous la trouvons à la page 422 de l'ouvrage qui vient d'être cité. Mes lecteurs la connaissent déjà sous une rédaction différente, mais identique en fait. (*Après la Mort*, p. 283) :

« Le Rév. Jupp, directeur d'un orphelinat, se réveillant au milieu de la nuit, aperçoit une lueur dans le dortoir. Au-dessus du lit d'un des enfants, flottait un petit nuage lumineux. M. Jupp s'assit sur son lit, prit sa montre (il était minuit 55). Il eut l'idée de se lever pour toucher ce halo lumineux étrange. Mais soudain il sentit plutôt qu'il n'entendit (telle est sa description) qu'il lui était dit : « Restez couché, vous n'aurez pas de mal ». Et il se rendormit. Le lendemain matin, un des enfants (celui qui était couché dans le lit près duquel avait flotté la lumière) lui dit : « Ma mère est venue auprès de moi, cette nuit, l'avez-vous vue? » L'enfant avait quatre ans ; sa mère était morte depuis six mois. »

Pouvons-nous imaginer ici une double coïncidence fortuite : 1° l'enfant voyant sa mère ; 2° le directeur voyant une clarté? C'est bien improbable ; d'autant plus que ces aspects lumineux ont été souvent observés. Notre devoir est donc de joindre cette observation aux précédentes. Conclusion : les manifestations de morts sont variées, inexplicables, incompréhensibles ; mais *elles sont indéniables*.

Camille FLAMMARION.

Le Spiritisme dans l'art. — La Musique

Deuxième leçon de l'esprit de Massenet (1)

« Aujourd'hui, nous parlerons, non de l'instrument supra-terrestre comme nous le disions, mais de la façon dont l'être désincarné peut s'éloigner de la terre et pénétrer dans les sphères éthérées où les harmonies de l'espace deviendront plus perceptibles

(1) Voir *La Revue Spirite* des mois précédents.

pour lui. Prenons, par exemple, un être désincarné, d'une moyenne éducation spirituelle résultant de ses travaux antérieurs et de son degré de foi.

Au début de sa vie dans l'espace, l'être désincarné devra se familiariser avec son nouvel état, et il arrivera à réveiller en lui le souvenir des harmonies qu'il a perçues dans ses préexistences. Il ressentira le désir de se retremper dans ces fluides harmoniques ; mais au point de vue latent, il ne peut savoir de suite les moyens de parvenir dans la sphère où son esprit aspire à monter. Ses guides, plus élevés que lui, l' «intuitionneront» et feront vibrer son périsprit d'une manière graduée, afin qu'il ne soit pas troublé.

Ainsi s'établira ce que nous appelons : l'accord, et toute dissonance disparaîtra entre lui et la sphère musicale où il veut pénétrer. Lorsque sur la terre vous entendez un instrument imparfait, s'il n'est pas harmonisé, vos pauvres organes sont abasourdis ; il en est de même dans la vie de l'Au-delà. Les guides impressionnent le périsprit du désincarné, afin d'obtenir une adaptation plus complète.

Voici donc notre sujet préparé à recevoir des ondes musicales. A mesure que ses propres radiations se relient mieux aux faisceaux harmoniques de l'espace, son désir s'accroît de s'élever encore plus haut vers la source d'éternelle beauté. Débarrassé de toute influence grossière, il va monter, avec ses guides, vers les régions supérieures, en célébrant avec eux la gloire du Très-Haut.

Les fluides matériels se volatilisent, le périsprit devient plus lumineux, les radiations plus intenses, plus subtiles et l'évolution en est facilitée. L'esprit va monter comme les ballons montent sur notre globe.

En pénétrant dans les hautes régions de l'espace, l'être spirituel éprouve d'abord une sensation de douceur, une sorte de dilatation, de ravissement ; puis les rayons fluidiques qui se dégagent du périsprit, entrent en contact avec d'autres faisceaux de rayons, de là une sorte de glissement fluidique entre deux faisceaux d'une subtilité à peu près égale, mais de nature différente. Vous ne pouvez imaginer l'impression ressentie par l'être fluidique : ce ne sont plus des sensations de bien-être, de contentement, mais une sorte de bercement, d'ondulation, accompagnés d'une sensation spéciale, qui détermine un état émotif, une sorte d'extase. Les vibrations ressenties dans cet état forment ce que vous appelez des tonalités ; elles sont produites par des froissements de couches fluidiques entre elles.

Plus haut que ces sphères harmoniques, il est d'autres régions que nous ne pouvons encore atteindre et où résident des êtres supérieurs, créateurs d'une musique sublime, qui nous est transmise par des courants fluidiques spéciaux. Nous ne percevons pas les êtres qui la produisent, cependant elle nous parvient par des courants conducteurs d'une nature subtile. Un guide me dit que les êtres qui produisent les ondes de cette musique céleste sont presque parfaits et possèdent une parcelle du génie divin. »

Troisième leçon de l'esprit de Massenet

« Vous savez comment se forment les vibrations. L'esprit, transporté dans la sphère vibratoire, se trouve enveloppé par un réseau d'ondes sonores dont les éléments sont constitués par des êtres supérieurs. Que va-t-il ressentir? Il va ressentir une impression comparable à celle que vous éprouvez en écoutant en musique une tonique. Plus les

ondes du champ vibratoire sont développées en vitesse et en longueur, plus l'impression ressentie par le périsprit est vive, pénétrante et comparable, en termes humains, à celle que nous procurent les sons aigus.

Donc, nous avons d'un côté la tonique et d'un autre côté le son aigu. Si, dans le champ vibratoire les ondes varient de vitesse et d'intensité, l'amplitude du son variera et ce son part d'un point initial, comparable à la tonique. Ce point initial comprend une certaine onde vibratoire, je ne peux la mesurer. Voici une comparaison : Vos phonographes émettent des sons, où, en dehors de la sonorité produite par l'instrument, si vous approchez l'oreille du pavillon, vous ressentirez une chaleur plus ou moins intense, suivant l'élévation tonale. Eh bien, l'être désincarné ne ressent pas de chaleur, mais des sensations plus ou moins délicieuses, suivant que la vitesse est plus ou moins grande et suivant que l'onde est plus ou moins étendue.

Les radiations qui viennent frapper le périsprit sont colorées de teintes excessivement variées. Chaque couleur a une propriété particulière, qui donne une sensation de bien-être, de satisfaction, qui diffère suivant la pureté, l'homogénéité de chaque teinte. Il faut donc tenir compte, d'un côté, de la qualité des ondes, c'est-à-dire de leur coloration, d'un autre côté, de leur vitesse, de leur étendue, des diverses phases de leurs méandres. Tout cela provoque, dans l'être désincarné, des phénomènes incomparables et excessivement variés, car, plus l'esprit est évolué, plus les ondes qu'il perçoit seront diverses ainsi que les couleurs exprimant les sentiments. Prenons, par exemple, le bleu, qui représente les sentiments les plus élevés, au point de vue affectif : Une onde bleue vous donnera des vibrations qui seront pour votre être comme un bain d'amour. Le rouge, dans les mêmes conditions, représentera la passion. Le jaune sera intermédiaire. Le rose qui est un mélange de jaune et de rouge, vous donnera un amour moins intense, mais plus soutenu. Ainsi vous pouvez, avec ces couleurs fondamentales, former une gamme de teintes donnant par correspondance des vibrations de tous les sentiments humains et sur-humains.

Si l'être désincarné est encore peu évolué, mais a le désir de s'imprégner de beaux sentiments, ses guides le mèneront vers des sphères animées par les êtres angéliques. Quand l'être est très évolué, il recueille, dans les mêmes sphères, des satisfactions où l'amour, la passion, viendront imprégner son être et c'est pour cela que, de retour sur notre terre, les êtres qui aiment la musique se souviennent intuitivement des séjours plus ou moins longs qu'ils ont fait dans l'espace, dans un champ d'ondes musicales.

La musique céleste n'est pas produite par des frôlements d'archet sur des cordes : tout est fluidique, tout est spirituel, tout est inspiré par la pensée de Dieu. »

Commentaires.

Déjà sur la terre, la gamme des sons, telle que nous la concevons, n'est pour nous qu'un rapport de sensibilité qui n'a rien d'absolu. On conçoit fort bien qu'il existe une relation entre les ondes sonores et les ondes lumineuses, mais cette relation échappe à beaucoup d'observateurs et de sensitifs, parce que les perceptions sont très diverses dans leurs degrés d'intensité ; les vibrations lumineuses étant incomparablement plus rapides que les vibrations sonores.

Mais, pour l'esprit dont les perceptions sont beaucoup plus puissantes et plus

étendues, la relation est plus étroite que pour nous et la sensation s'unifie ; nous en avons un exemple dans la différence qui s'établit entre les notes basses qui correspondent aux couleurs les plus sombres et les sons aigus, qui répondent aux intensités lumineuses les plus vives (1).

L'intelligence, qui perçoit et résume tous les effets et toutes les formes de la substance éternelle embrasse toutes les vibrations et vibre elle-même sans souci des distances et des rythmes à travers l'infini.

Il nous est tout aussi facile de comprendre comment, dans la vie spirituelle, les jouissances esthétiques sont corrélatives au degré d'évolution des êtres. Nous avons tous, sur la terre, le même organe auditif et cependant quelle différence de sensations éprouvées par les auditeurs d'une symphonie, suivant leur degré de culture ou leur élévation psychique.

Les formes et les images produites par les vibrations sonores dans les espaces éthérés, dont nous parle l'esprit de Massenet, nous paraissent être autant de manifestations de la pensée ordonnatrice qui a conçu et dirige l'univers. La musique céleste pourrait représenter la vibration même de l'âme divine. C'est pourquoi plus l'esprit évolue et s'épure, plus il devient apte à comprendre, à sentir la beauté et l'harmonie éternelle du monde.

(A suivre.) Léon Denis.

Résultats négatifs ?

Considérations sur la campagne actuelle anti-spirite

L'insuccès des expériences de la Sorbonne et du concours du *Matin* a suscité dans la presse des commentaires variés, plus ou moins désobligeants pour le spiritisme et surtout pour le métapsychisme.

De toutes parts, on s'est demandé pourquoi les expériences officielles, qui réussissent bien ailleurs n'aboutissent, dans notre pays, qu'à l'impuissance et à la stérilité.

En outre, certaine publication a pris pour tâche de réunir des cas de fraudes, des supercheries de faux médiums, afin d'en constituer un bloc à l'aide duquel on cherchera à écraser le spiritisme. Celui-ci étant pratiqué sur tous les points du globe, en des milliers de groupes, il était facile de ramasser çà et là des éléments de scandale suffisants pour composer un livre tendancieux et productif ; mais, depuis quand la fausse monnaie a-t-elle prouvé quelque chose contre la bonne?

(1) A ce sujet, je citerai les paroles prononcées par M. Deslandres, directeur de l'observatoire de Meudon, dans son discours à la séance annuelle de l'Institut du 25 octobre 1921 : « Actuellement, les vibrations et ondes de l'éther, bien reconnues et classées, forment environ 50 octaves. Le champ d'étude est beaucoup plus étendu que pour les sons perceptibles à l'oreille, qui forment au plus dix octaves réduites à sept dans les instruments de musique. Ces cinquante octaves sont réparties en trois groupes principaux, qui sont : le groupe de la radiotélégraphie, le groupe rattaché à la lumière et le groupe des rayons X. On les range, en général, par ordre de fréquence, comme dans un grand piano. A gauche, du côté des basses fréquences et des sons graves, sont les ondes de la télégraphie sans fil, qui assurent les communications terrestres à grande distance. Au centre, on a l'octave lumineuse et les octaves voisines qui apportent chaleur et lumière, qui nous font connaître l'horizon du lieu, le soleil et les étoiles, qui impressionnent les plaques photographiques et servent à épurer les eaux. Enfin à droite, du côté des hautes fréquences et des sons aigus, sont les rayons X, qui ont des propriétés électriques remarquables, qui nous dévoilent les replis les plus cachés des corps vivants et la structure intime des atomes. A noter aussi que sur ces cinquante octaves, une seule, placée à peu près au milieu, est perçue directement par un de nos sens : c'est l'octave qui contient les rayons lumineux du rouge au violet. »

Oui, sans doute, les fautes, les supercheries, les extravagances se mêlent aux pratiques spirites comme dans toutes choses humaines, mais pourquoi négliger, par contre, les preuves et les témoignages favorables qui se multiplient chaque jour ? Cette partialité évidente fait ressortir le véritable caractère de « l'enquête » et l'objectif qu'elle poursuit.

Nous pourrions rappeler que, plus d'une fois, des spirites notoires n'ont pas hésité à dénoncer publiquement et à exécuter moralement, dans nos revues, les fraudes de certains médiums exotiques, de façon à les empêcher de poursuivre leur œuvre d'imposture.

Quant aux expériences officielles, elles ne réussiront pas aussi longtemps qu'on y apportera un état d'esprit et des exigences qui sont le contre-pied des manifestations et les détruisent dans leur germe. L'erreur capitale de nos savants, quand ils s'occupent de psychisme, consiste à vouloir assimiler les expériences de cet ordre à celles qui leur sont familières, soit en physique, en chimie, en biologie, etc., alors quelles sont d'un ordre tout différent. Ils veulent imposer aux phénomènes psychiques les règles et les conditions qui régissent la matière, alors que les lois qui règnent dans ce domaine sont plutôt spirituelles.

Le rayonnement fluidique, le facteur moral y jouent un rôle considérable ; nous savons que les radiations du corps humain constituent une sorte d'atmosphère invisible, tout imprégnée des pensées et des sentiments des assistants. Suivant leur nature, le milieu deviendra propice ou défavorable aux expériences. L'état d'âme, les dispositions d'esprit des chercheurs influent sur les résultats. La méfiance railleuse paralyse les médiums, éloigne les opérateurs invisibles. Il faut, au moins, rester neutre par la pensée et la volonté. La confiance et la sympathie attirent les entités bienfaisantes et nous procure de leur part, une protection suffisante, une collaboration efficace.

Les savants anglais sont presque tous des hommes de science et de foi ; c'est pourquoi ils réussissent plus facilement, tandis que les nôtres, par leur scepticisme gouailleur, écartent souvent eux-mêmes tout élément de succès.

Les effluves humains, qui sont une représentation exacte de notre valeur psychique, servent donc aux entités invisibles dans leurs manifestations. Lorsque les radiations des assistants sont homogènes et se combinent entre elles, l'action des esprits devient possible, mais quand les pensées et les volontés sont contradictoires, il en résulte un état de trouble, une sorte de tempête fluidique qui s'oppose à toute intervention d'un ordre élevé.

Il faut, par exemple, que les pensées et les cœurs s'y prêtent pour que, de l'espace, ceux que nous avons perdus et qui veillent sur nous, puissent nous prouver leur survivance et leur attachement par des révélations d'un caractère probant.

C'est surtout cet aspect du spiritisme qu'il est intéressant de considérer. J'ai reçu, à ce sujet de nombreuses lettres de pauvres êtres désolés qui, dans la communication avec l'Au-delà, ont puisé la certitude de retrouver ceux qu'ils avaient perdus et avec cette certitude, la consolation dans l'épreuve et le courage de vivre.

Quand je passe en revue tous les bienfaits que les manifestations psychiques ont procuré aux vivants, je me dis qu'il est bien coupable d'accueillir, par de basses cri-

tiques et des railleries de mauvais goût, des pratiques qui ont rendu la force morale à tant d'êtres désespérés.

Ces relations avec les défunts nous apportent une connaissance plus étendue de la loi d'évolution dans ses degrés supérieurs, elles réalisent cette communion des deux mondes : visible et invisible, qui est le but suprême de toutes les religions et une étape nouvelle de l'humanité vers de plus larges et de plus hautes destinées.

C'est la première fois dans l'histoire que nous nous trouvons en présence d'un témoignage ayant un caractère aussi général et presque universel, alors que depuis des siècles il s'est produit, sur la question de la survivance et de la manifestation des défunts, des opinions aussi confuses que contradictoires.

En dépit de toutes les controverses, de toutes les critiques plus ou moins intéressées, les convictions de ceux qui ont cherché et trouvé, avec leur cerveau et avec leur cœur, ne seront pas ébranlées. Toutes les attaques ne réussissent qu'à éveiller la curiosité du grand public et à provoquer ses études et ses recherches. Tous les sophismes sont impuissants contre la vérité, qui finit toujours par prévaloir et par planer au-dessus des trames ourdies contre elle. C'est parce que ses ennemis sentent la puissance de cette vérité et c'est parce qu'ils en redoutent la diffusion qu'ils mettent en œuvre toutes les ressources de leur ingéniosité et de leur pouvoir.

C'est dans le recueillement et le silence, dans la douce intimité des cœurs que ces manifestations des êtres chers se produisent et non dans la froide solennité des laboratoires sorbonniens, à proximité des salles de vivisection, où l'on dissèque et torture de malheureux animaux vivants, ce qui ne contribue pas à créer des milieux fluidiques bien favorables. Ce ne sera pas davantage dans les officines de journaux, tout imprégnées de relents politiques où, sous prétexte d'un concours, on attire la foule des candidats faméliques et avides de gains.

Les preuves d'identité des défunts sont abondantes pour chacun de nous, mais elles ont un caractère personnel et intime, elles touchent sur tant de points aux secrets de notre vie familiale, qu'elles ne peuvent être divulguées et par suite être prises comme éléments de certitude par les indifférents.

Pour beaucoup de personnes, à notre époque, l'antique croyance aux dieux lares, aux génies familiers, gardiens du foyer, n'est pas vaine. Les esprits de nos morts aimés interviennent souvent dans les détails de notre vie quotidienne, mais on ne peut confier ces joies du cœur à la publicité, sans s'exposer aux sarcasmes des sceptiques gouailleurs, à qui ce domaine est fermé, car la sensibilité psychique, les qualités de l'âme, ne s'acquièrent qu'au prix des épreuves et de la douleur.

Sans doute bien des abus nombreux se mêlent aux faits réels, mais il y a là un fond de vérité indestructible. Tous les phénomènes accompagnés de preuves d'identité et par lesquels les défunts annoncent leur présence, peuvent-ils être considérés comme quantité négligeable? Par quelles combinaisons mystérieuses et fantastiques les subconscients de milliers de médiums pourraient-ils s'entendre pour affirmer partout qu'ils sont les esprits des morts?

Aux heures sombres où nous vivons, devant un avenir chargé de nuages, alors que les catastrophes se multiplient autour de nous et que l'existence humaine apparaît si précaire, si grosse d'inquiétude et de dangers, nous plaignons sincèrement ceux qui

sont privés de cette confiance en l'Au-delà, de cette assurance de la vie future, rayon d'espérance et de foi qui soutient et console au milieu des épreuves.

Quant à nous, spirites, gardons précieusement et alimentons cette flamme sacrée que les Esprits ont allumée au fond de nos âmes, afin de la transmettre plus brillante à ceux qui nous suivent et avançons d'un pas ferme dans la voie de nos destinées immortelles.

Léon DENIS.

Le fantôme Katie King

Les personnalités qui, par les coups frappés de la table ou l'écriture automatique, communiquent avec vous, peuvent, en certaines circonstances, mais très exceptionnellement, se rendre visibles, sous la forme de fantômes. Comment vous représentez-vous un fantôme? A cette question, que la plupart des gens trouveraient plaisante, il serait répondu instantanement : « Je ne m'en fais pas la moindre idée, parce que cela n'existe que dans l'imagination d'hallucinés ». D'autres, vaguement croyants, y voient quelque chose de vaporeux, sans consistance, tenant à la fois du rêve et de la réalité. Lisez les rapports de savants très recommandables à tous les points de vue, vous apprendrez que les fantômes ne sont pas des êtres purement imaginaires et qu'ils ont les caractères d'une véritable personne. Il y en a de sexes, de tailles, de physionomies, de traits différents. Ils marchent, ils vous serrent la main, ils respirent, ils remuent les yeux, ils parlent, ils écrivent, ils opposent résolument leur volonté à la vôtre. Rien ne les distingue de vous, si ce n'est leur manière subite de disparaître après avoir apparu dans des conditions que le plus expert des prestidigitateurs serait impuissant à reproduire, par exemple un léger nuage à ras du sol, qui devient un individu se laissant photographier. Désirez-vous avoir une connaissance approfondie de ce sujet, procurez-vous le livre de M. Gabriel Delanne, le plus considérable que nous ayons sur les *Apparitions matérialisées des morts*, un gros volume faisant suite à un autre sur les *Apparitions matérialisées des vivants*. Si vous ne sortez pas convaincu de cette lecture, ni même ébranlé, vous vous apercevrez du moins qu'on raisonne avec force sur des documents très abondants.

Nous prendrons un seul fait longuement exposé dans un livre immortel, *Recherches sur les phénomènes du Spiritualisme*. Il se présente à nous avec la garantie d'un homme célèbre, dont la probité est aussi incontestable que le génie, ce qui ne l'a pas empêché d'être dénigré. En 1910, un journaliste, revenant de Londres, ne s'avisa-t-il pas de dire, dans un article éphémère, que William Crookes s'était reconnu victime de supercheries! Le docteur Encausse, qui eut son heure de notoriété sous le pseudonyme de Papus, demanda au grand chimiste et physicien ce qu'il fallait penser de cette allégation et celui-ci lui répondit par un démenti formel, qui fut reproduit par phototypie dans l'*Initiation* du 28 juin de la même année. Et il se trouve encore des gens ajoutant foi au racontar d'un chroniqueur qui ne pensait peut-être pas un mot de ce qu'il affirmait. Le mensonge bien avéré a fait son chemin dans le monde et je causais un jour avec un doyen de Faculté de Médecine, nullement ennemi de la métapsychique,

plutôt favorable, que cette nouvelle avait impressionné. Beaumarchais a qualifié d'un terme brutal, dont je n'assume pas la responsabilité, une catégorie d'écrivains qu'il appelle la « canaille plumitive ». Laissons le gros mot et retenons la chose : N'est-il pas vrai que l'opinion publique est souvent façonnée par des artisans parfois très habiles qui, touchant à une multitude de sujets, n'ont le temps d'en approfondir aucun? Ils ont néanmoins, malgré leur incompétence, le prestige du journal dans lequel ils exercent leur métier. Si l'occasion vous était fournie de vous entretenir avec certains d'entre eux, vous seriez peut-être profondément déçu. Oh ! de l'esprit, ils en ont et du plus amusant, si souple même qu'ils soutiendraient, le cas échéant, avec la même désinvolture, le pour et le contre. Ils apportent, dans des questions de science, la tactique du politicien qui, étant au service d'un parti, avec un médiocre souci de la vérité, recherche surtout une satisfaction d'amour-propre par l'affaiblissement momentané d'un adversaire. N'exagérons pas toutefois : quelques-uns, le grand nombre peut-être, fortement prévenus contre les phénomènes psychiques, sont en cette matière, quoique madrés et retors, des naïfs prenant leurs préjugés pour des arguments irréfutables, et, comme ils ont l'appui du sens commun, ils parlent avec autorité, jusqu'au jour où un revirement de l'opinion les mettra en mauvaise posture. Ils auront la ressource d'évoluer avec la dextérité dont ils sont coutumiers. En attendant, nous avons le spectacle un peu attristant de savants illustres, ridiculisés par des pygmées de la littérature.

Ceux-ci les accusent, non de jeter de la poudre aux yeux comme de vulgaires mystificateurs, mais de s'être sottement laissé mystifier, ce qui est pire, car, pour bien des gens, il y a plus de tort à se rendre ridicule par une maladresse qu'à commettre de véritables méfaits, pourvu qu'on déploie beaucoup d'habileté. Ces censeurs manquent de modestie. Ne semblent-ils pas dire que, s'ils avaient été à la place de ces savants, ils s'y seraient pris de telle manière qu'on ne les aurait pas bernés? Quel dommage vraiment qu'à toutes les séances de médiumnité, il ne se trouve pas un délégué de la presse, un feuilletonniste avisé, pour exercer le contrôle, concurremment avec les professionnels de l'expérimentation ! Hélas ! d'autres feuilletonnistes d'un avis contraire contesteraient leur compétence et la discussion continuerait de plus belle. Le témoignage d'un Crookes, d'un Wallace, d'un Lombroso, d'un Rochas, d'un Gibier, d'un Bozzano, d'un Lodge, d'un Geley, d'un Flammarion, d'un Richet, de cent personnages de marque pèse autant dans la balance que des articles légers, qu'on jette au panier, alors que les ouvrages de ces maîtres, toujours consultés, prennent rang dans les bibliothèques. Le public, quoique frondeur, a généralement plus de déférence pour ce qui est revêtu d'un caractère officiel. Si les expériences de la Sorbonne avaient réussi, toutes les trompettes de la renommée sonneraient en l'honneur de l'ectoplasme. Jugez donc ! Avoir été consacré dans ce local ! Mais, parmi les noms que je viens de citer, quelques-uns appartiennent à d'éminents professeurs de Faculté, agrégés, docteurs, académiciens, tout ce qu'il y a de plus officiel au monde. Ce qu'on n'a pas obtenu en Sorbonne, parce que le médium n'était pas dans ses bons jours et peut-être, assure-t-on, parce que les expériences ont été mal conduites, d'autres savants, en y mettant le temps nécessaire et quelque sympathie, l'ont observé bien des fois. Le local importe peu, puisqu'on peut ailleurs qu'en Sorbonne faire très sérieusement de la science. Est-il indispensable, par exemple, que M. Charles Richet, notre grand physiologiste, opère à la Faculté de Méde-

**

cine de Paris, où il professe avec tant de maîtrise, pour que ses observations aient de l'autorité? Est-ce dans ce monument seulement qu'il dispose de toutes les ressources de son esprit? Le simple bon sens ne dit-il pas que, dans les séances de la Villa Carmen, à Alger, il a dû prendre, avec l'ingénieur Delanne, les précautions les plus minutieuses, pour se mettre en garde contre les supercheries et ne pas compromettre à la légère sa réputation d'expérimentateur? Au risque de paraître paradoxal, je soutiendrai que plus le phénomène constaté par des hommes de cette valeur est incroyable, plus on a des raisons d'y croire, parce qu'ils n'ont dû se décider à lui donner de la publicité, qu'après s'être cent fois convaincus de son authenticité. Suspendez votre jugement c'est tout naturel; mais, avant de trancher la question, prenez au moins la peine de l'étudier, ce que trop souvent on ne fait pas. On s'excite, on part en guerre, on jette feu et flamme, on monte sur les planches, où l'on simule les phénomènes par des trucs de prestidigitateurs, sans se soucier des conditions dans lesquelles ils se sont produits, et pendant ce temps, le savant bafoué, un peu triste de la sottise humaine, un peu dédaigneux mais calme, poursuit son œuvre de progrès, les yeux tournés vers l'avenir.

Les détracteurs de William Crookes ont poussé la prévention jusqu'à lui faire un grief du ton ému avec lequel il parle du fantôme Katie King, dont il a tiré une quarantaine de portraits : « La photographie, dit-il, est aussi impuissante à dépeindre la beauté parfaite du visage de Katie que les mots le sont eux-mêmes à décrire le charme de ses manières. La photographie peut, il est vrai, donner un dessin de sa pose ; mais comment pourrait-elle reproduire la pureté brillante de son teint, ou l'expression sans cesse changeante de ses traits si mobiles, tantôt voilés de tristesse, lorsqu'elle racontait quelque amer événement de sa vie passée, tantôt souriant avec toute l'innocence d'une jeune fille, lorsqu'elle avait réuni mes enfants autour d'elle et qu'elle les amusait en leur racontant des épisodes de ses aventures dans l'Inde..... » Étrange diversité des jugements ! Au lieu de ce ton admiratif, eussiez-vous préféré une relation affectant la sécheresse d'une fiche? Je lui trouve au contraire un air de vérité qui augmente ma confiance. L'évidence a dû être bien forte pour que ce grand physicien, versé dans les pratiques sévères du laboratoire, ait parlé de ce phénomène avec tant d'enthousiasme. Douteriez-vous de la véracité d'un alpiniste vous dépeignant en termes profondément sentis la magnificence d'un panorama contemplé du sommet du Mont-Rose, au lever du soleil? Or, quand on y réfléchit, l'apparition de Katie King est un spectacle plus émouvant, à cause de ses conséquences morales. Raconter ce phénomène froidement, comme s'il se fût agi du classement d'une coquille, eût été l'indice d'une âme fermée à l'admiration. Un savant n'est-il pas un homme?

Katie King s'est montrée pendant trois années. Le médium, Florence Cook, était une jeune fille qui passait des semaines entières chez William Crookes, n'apportant qu'un petit sac de nuit sans clef, toujours mêlée à la famille et se trouvant dans l'impossibilité absolue de faire aucune préparation pour des supercheries. Les séances avaient lieu dans le laboratoire du savant, séparé par un rideau de la bibliothèque servant de chambre noire, où plusieurs appareils photographiques étaient disposés pour prendre des portraits à la lumière artificielle ; William Crookes opérait lui-même, assisté d'un aide. On voyait Katie King en même temps que le médium. Celui-ci couché, dans un état de léthargie ; on vit une fois Katie King envelopper la tête du médium avec un

châle rouge, pour empêcher que la lumière ne tombât sur son visage pendant qu'on la photographiait. L'assistance se composait de sept ou huit personnes, des amis et des membres de la famille, tous gens dont l'honorabilité ne prêtait à aucun soupçon.

Katie King apparaissait coiffée d'un turban et portant un long voile blanc. Dans une des dernières séances, elle prit le bras de William Crookes, fit le tour de la chambre, serra la main de chacun, distribua des bouquets de fleurs attachés par elle avec un ruban bleu, écrivit des lettres d'adieu, coupa une mèche de ses cheveux, ainsi que plusieurs morceaux de sa robe et de son voile et en donna à tous.

Il y avait entre elle et Florence Cook des différences essentielles. Le fantôme est, dans les photographies, plus grand d'une demi-tête que le médium, qui semble auprès de lui une petite femme. La chevelure du médium est d'un brun si foncé qu'elle paraît presque noire ; celle du fantôme est d'un riche châtain doré. Le pouls du fantôme bat régulièrement 75, celui du médium, 90 ; son cœur a des pulsations plus régulières et ses poumons sont plus sains que ceux du médium, qui suit un traitement médical pour un gros rhume. Le fantôme a le cou découvert et la peau douce au toucher et à la vue ; le médium a au cou une cicatrice rude au toucher. Les oreilles du fantôme ne sont pas percées, celles du médium portent des boucles. Les doigts du fantôme sont beaucoup plus longs que ceux du médium et son visage est plus grand. Les façons et manières de s'exprimer diffèrent considérablement.

William Crookes s'est donc livré à l'examen le plus minutieux, non pas une fois, mais dans une longue série de séances, avec la préoccupation du savant très renommé qui, se sachant exposé à des critiques malveillantes, veut y répondre par des arguments topiques. Son récit, jugé à la lumière du sens commun, nous paraît invraisemblable ; nous n'avons pas cependant la prétention de connaître à fond les lois de la nature et le bon sens nous dit que des constatations si nettes émanant d'un observateur si compétent, méritent qu'on les prenne au sérieux. Un jour viendra, n'en doutons pas, où William Crookes, d'abord bafoué, plus célèbre par les manifestations de Katie King que par ses géniales découvertes en physique, brillera au premier rang dans le cortège auguste des initiateurs. Mais venons-en à un point capital de sa narration, la scène définitive des adieux.

A la page 195 de son livre, on lit: « Lorsque le moment de nous dire adieu fut arrivé pour Katie, je lui demandai la faveur d'être le dernier à la voir. En conséquence, quand elle eut appelé à elle chaque personne de la Société, et qu'elle leur eut dit quelques mots en particulier, elle donna des instructions générales pour notre direction future et la protection à donner à Mlle Cook..... Ayant terminé ses instructions, Katie m'engagea à entrer dans le cabinet avec elle, et me permit d'y demeurer jusqu'à la fin. Après avoir fermé le rideau, elle causa avec moi pendant quelque temps, puis elle traversa la chambre pour aller à Mlle Cook, qui gisait inanimée sur le plancher. Se penchant sur elle, Katie la toucha et lui dit : « Éveillez-vous, Florence, éveillez-vous ! Il faut que je vous quitte maintenant ! » Mlle Cook s'éveille et, toute en larmes, elle supplie Katie de rester quelque temps encore. « Ma chère, je ne le puis pas ; ma mission est accomplie. Que Dieu vous bénisse ! » répondit Katie, et elle continua à parler à Mlle Cook. Pendant quelques minutes, elles causèrent ensemble, jusqu'à ce qu'enfin les larmes de Mlle Cook l'empêchèrent de parler. Suivant les instructions de Katie,

je m'élançai pour soutenir Mlle Cook, qui allait tomber sur le plancher et qui sanglotait convulsivement. Je regardai autour de moi, mais Katie et sa robe blanche avaient disparu... »

Appliquons à ce phénomène l'hypothèse du subconscient, suivant laquelle ce fantôme ne serait qu'une projection du médium, une personnalité seconde, dont il importe de se faire une idée précise.

Prenons pour exemple votre propre personne. Vous êtes une individualité bien déterminée, avec une mentalité qui vous distingue de tous les gens de votre entourage, une tournure d'esprit, un caractère, une volonté et la mémoire grâce à laquelle vous savez, à n'en pouvoir pas douter, que vous êtes toujours, malgré vos changements d'idées et d'impressions, le même personnage, aussi loin que vous remontiez dans votre passé. La mémoire unie à la conscience de vous-même, fait de vos manières d'être une chaîne dont la continuité est interrompue par le sommeil ; mais, au réveil, vous vous ressaisissez immédiatement et vous ajoutez à la chaîne de nouveaux anneaux. De la sorte, vous constituez une personne normale, dans laquelle il ne se passe rien d'où l'on puisse inférer que vous êtes devenu quelqu'un d'autre. Cependant, il vous arrive plus ou moins souvent, sous l'influence d'une forte passion, amour, haine, colère, de ne plus vous appartenir. Subitement le monde change d'aspect à vos yeux ; vous jugez différemment les hommes et les choses ; on ne vous reconnaît plus ; si cet état se fixait, vous auriez changé de personnalité. Dès que l'apaisement se fait dans votre âme, vous reprenez le cours ordinaire de vos idées, étonné, en réfléchissant, que l'homme soit quelquefois trop peu maître de soi.

Chez certains individus, la personne normale disparaît pendant quelque temps pour être remplacée par une nouvelle personne. Le souvenir de ce qu'ils étaient avant cette transformation s'est complètement évanoui, jusqu'à ce que, la mémoire revenant, le lien avec le passé se reconstitue. Cette bizarrerie n'est pas de la folie, puisque le sujet, dans ces conditions, ordonne sa conduite de manière à paraître normal à ceux qui ne l'ont pas connu précédemment ; il juge et agit, placé à un autre point de vue, sans aucune incohérence ; sa mentalité s'est transformée dans un organisme resté le même ; il n'y a en réalité qu'une personne ayant subi une péripétie inexplicable. C'est un instrument de musique qui donne des airs différents.

Avec le phénomène des apparitions matérialisées, nous ne sommes plus sur le même terrain : le fantôme et le médium s'offrent à nous comme des êtres absolument distincts. Chacun a son aspect particulier, sa figure, sa physionomie, ses cheveux, son teint, son pouls, sa respiration, son vêtement, sa ferme volonté. Impossible d'imaginer une séparation plus complète, malgré des traits de subordination. Katie King annonce à Florence Cook que, sa mission étant terminée, elle ne reviendra plus. Le médium se désole, le fantôme essaie de le consoler. Dans l'hypothèse du subconscient, le médium aurait la faculté de créer un être vivant, avec lequel il échangerait des impressions et des idées et ces deux personnes n'en formeraient qu'une, malgré leur opposition nettement caractérisée.

La voix du bon sens proteste contre cette supposition. On se détourne du Spiritisme, jugé trop fantastique et on se réfugie dans l'invraisemblance la plus stupéfiante. Nous n'avons des forces de la nature qu'une connaissance extrêmement bornée ; tel

phénomène nous semble inacceptable, parce qu'il a un air surnaturel, qui nous apparaîtrait tout naturel, si, munis de sens perfectionnés, nous apercevions les causes cachées d'où il tire son origine. Les animistes et les spirites sont également aux prises avec le mystère. Les uns et les autres ne pouvant invoquer l'évidence qui s'impose géométriquement, doivent se contenter de la plus forte vraisemblance. Le Spiritisme l'a pour lui, puisque, du fait que le fantôme et le médium ont chacun séparément, avec des différences fondamentales, les traits physiques et intellectuels de la personne, il conclut à la réalité de deux personnes distinctes. L'animisme s'attribue l'avantage illusoire de ne pas sortir, pour expliquer ce phénomène, du monde que nous voyons, en ramenant tout au médium : Y a-t-il plus de témérité à supposer l'existence, dans un monde que nous ne voyons pas, d'individualités occultes qui, utilisant des ressources fournies par le médium, parviennent exceptionnellement à se manifester? Logiquement, n'y a-t-il de possibles que des phénomènes tombant sous le contrôle de nos cinq sens ou engendrés par des forces dont le siège est en nous? En le supposant, on donnerait à la pauvre humanité, dans l'infini où elle se perd, une importance singulièrement exagérée. Nous avons assez de ridicules, sans nous affubler encore de celui-là.

Avec le fantôme Katie Kirg, nous atteignons une des plus hautes cimes du merveilleux : quelle que soit notre répugnance à donner notre assentiment, nous devons insister sur la valeur du témoignage. Le narrateur est un des savants les plus estimés de l'Angleterre et du monde entier, doué du génie de l'expérimentation, un chercheur de vérité scrupuleux, prudent, précis, positif, absolument le contraire de l'imaginatif prompt à se contenter d'apparences mal étudiées. Il est infiniment probable que ces qualités fondamentales l'ont accompagné dans d'autres domaines que ceux de la physique et de la chimie, où il s'est fait un grand nom. Par quelle étrange aberration, avec un jugement si sûr, deviendrait-il, dans une même journée, en passant à un nouveau genre d'études, un pauvre mystifié, en proie à l'illusion et aux supercheries? Il ne s'agit pas ici de spéculations philosophiques, où la raison s'enfuit à tire d'ailes, loin des réalités sensibles, jusqu'à se perdre dans les nuages de l'abstraction ; nous restons sur le terrain solide et bien éclairé de l'observation. Le fantôme est quelque chose de concret, que l'on voit, que l'on touche, que l'on examine attentivement, que l'on compare avec le médium endormi et avec tous les assistants, non pas une fois par hasard, mais pendant trois années, dans un grand nombre de séances, où le contrôle est des plus aisés, où l'on peut se mettre en garde contre les voisins et contre soi-même, et, après des constatations précises et multipliées, William Crookes ne se borne pas à croire, il est résolument affirmatif. Depuis ses mémorables expériences, d'autres savants non moins autorisés ont certifié l'authenticité de phénomènes semblables. Nous concluons que cela mérite mieux que des sourires et des haussements d'épaules.

Alfred BÉNEZECH.

(A suivre.)

De la « Vision panoramique » ou « Mémoire Synthétique » dans l'imminence de la Mort

(Suite)

PREMIÈRE CATÉGORIE.

Cas de «vision panoramique», survenus dans l'imminence de la mort, ou en péril de mort.

J'emprunte le cas que voici à un article de Victor Egger *(Revue Philosophique* 1896. Vol. I, page 27). Il est suffisamment circonstancié et se rapporte à une chute en montagne.

« Voici maintenant, dit l'auteur, un témoignage tout récent... M. M. F., de Wysewa, analysait dernièrement (4 septembre 1895), une conférence donnée au Club alpin de Zurich, par un savant suisse, le professeur Heim, sur les impressions des touristes qui ont fait des chutes de montagne et ont vu la mort de très près. M. Heim lui-même a fait une chute de ce genre, qui lui a fourni une observation-type, autour de laquelle il a groupé des faits analogues recueillis de la bouche de divers voyageurs. Il résulte de cette enquête que les faits suivants sont à peu près constants dans ces sortes d'accidents, depuis le moment où l'on perd pied jusqu'à celui où se produit le choc et l'arrêt physique.

1° Un sentiment de béatitude ;

2° L'anesthésie du toucher et du sens de la douleur, la vue et l'ouïe gardant leur acuité normale ;

3° Une extrême rapidité de la pensée et de l'imagination ;

4° Dans une foule de cas, l'âme revoit tout le cours de sa vie passée.....

« Ce que j'éprouvai, — dit M. Heim, — durant les quelques secondes de ma chute, il me faudrait maintenant une heure pour le raconter ; toutes les pensées et toutes les images s'offraient à moi avec une précision et une clarté extraordinaires... Ensuite, j'aperçus tous les faits de ma vie passée, se déroulant devant moi, en d'innombrables images. »

Deuxième cas. — Voici un second exemple de vision panoramique, consécutive à une chute. Je le découvre dans le livre de Camille Flammarion: *Avant la mort* (page 331):

« On connaît un grand nombre d'observations sur la relativité de nos impressions sur le temps, qui n'a rien d'absolu. En voici une entre mille. Mon ami regretté Alphonse Bué, m'a souvent raconté, et toujours dans les mêmes termes, l'observation que voici sur la relativité de nos impressions sur le temps :

Il était en Algérie et suivait, à cheval, le bord d'un ravin assez profond. Par suite d'une cause qu'il n'eut pas le loisir d'examiner, sa monture fit un faux pas et tomba, avec lui, dans le ravin, où on le releva évanoui. Pendant cette chute, qui n'avait guère pu durer que deux ou trois secondes, se déroulèrent clairement et lentement, dans son esprit, ses jeux de gamin, ses classes, son entrée à Saint-Cyr en 1848, sa vie aux dragons, à la guerre d'Italie, aux lanciers de la garde impériale, aux spahis, aux carabiniers, au château de Fontainebleau, les bals de l'Impératrice aux Tuileries, etc. Tout ce *lent panorama* s'était déroulé sous ses yeux, en moins de quatre secondes, car il se réveilla immédiatement. »

Il est donc question, ici, d'un panorama qui se déroule clairement et *lentement* devant la vision spirituelle du percipient, mais on comprend bien qu'une semblable façon de parler est motivée par les impressions dudit percipient, impression qui, d'une part, démontrent la relativité de notre conception du temps, et d'autre part n'em-

pêchent pas que la vision n'ait été, en réalité, foudroyante, et dans l'espace de quelques secondes.

Troisième cas. — J'en viens à énumérer quelques spécimens de vision panoramique, survenus pendant l'asphyxie par submersion. Ces épisodes sont des plus fréquents dans la statistique du sujet ici étudié. Je choisis le cas suivant, dans l'ouvrage du docteur Binns : *Sleep, Sensation and Memory* (page 43).

L'auteur déclare :

« L'un de mes amis voulut un jour s'aventurer au large de la mer, encore qu'il fut bien peu expert en natation. Bientôt, il se sentit déconcerté, et prit peur. Les mouvements des bras ne se composèrent plus comme il convenait et le nageur ne sut plus se diriger. Il cria alors au secours, bien qu'au fond il n'eut plus aucun espoir d'être sauvé. Et soudainement, il découvrit, en un vaste panorama, toute son existence, depuis la prime aurore de ses souvenirs d'enfant, jusqu'au moment où il s'était avancé vers l'eau. L'histoire de sa vie lui apparut regroupée en un tout, où les moindres incidents y étaient disposés dans l'ordre de succession où ils s'étaient produits. De telle manière qu'en un seul regard, il relisait le volume entier de ses jours. Pour être plus précis, je dirai qu'il ne le lisait point tant qu'il n'en avait la vision totale, comme s'il eût été photographié sous ses yeux ou peint en relief lumineux sous les apparences d'un merveilleux panorama, représentant le drame de son existence entière. »

De ce cas confronté avec les deux précédents, il résulte que les percipients parlent d'une vision panoramique qui se déroule successivement et avec la plus grande rapidité, devant leur regard spirituel, et qu'ils peuvent aussi parler de perception entièrement simultanée, c'est-à-dire effectivement panoramique. Quelle que soit la circonstance et la forme de vision, la succession chronologique des événements est précise et infaillible dans le tableau visualisé. Ces différences dans les impressions ressenties *(succession* ou *simultanéité)*, sont aisément explicables. Elles peuvent avoir pour origine une *illusion* consécutive à l'extrême rapidité des tableaux qui se déroulent à la vue du percipient. On est en droit de penser aussi qu'elles peuvent correspondre à une différence dans la façon de percevoir. Admise cette thèse, il est à croire que ces manières d'enregistrer la vision proviennent d'une idiosyncrasie spéciale au percipient lui-même. C'est dire que, chez les uns, la « mémoire synthétique » conserve encore une légère appréciation du temps tel que nous le concevons dans ses rapports avec nos sensations, tandis que, chez les autres, la « mémoire synthétique » fonctionnerait avec cette absolue simultanéité qui, — nous le verrons, — est celle des perceptions spirituelles dans le milieu essentiellement spirituel.

Quatrième cas. — Hudson Tuttle, en son livre « *The arcana of Spiritualism* » (page 166), mentionne des exemples analogues de vision panoramique, parmi lesquels le suivant, relatif à un cas d'asphyxie par submersion.

« L'expérience de John Lamont, — qui fut vingt-deux ans président de la « Liverpool Psychological Society » est des plus intéressants. En trois occasions, rappelées dans la revue spiritualiste *Two Worlds*, il se vit en grave péril de mort : la première fois, il faillit se noyer; la seconde fois, ce fût dans un accident de chemin de fer ; et la troisième fois au cours d'une congestion pulmonaire. Dans la première circonstance, après une certaine impression d'effroi, il ne ressentit plus aucune souffrance, et se reconnut, au contraire, pourvu d'extraordinaires facultés spirituelles, tandis que, devant sa vision mentale, se succédait avec la plus grande célérité, en vue panoramique, tout le tableau de sa vie. Le fait le plus étonnant, c'est qu'il pouvait analyser ses propres sensations, dont la plus stupéfiante consistait en ce fait qu'il se sentait

vivre en état de dédoublement. Tout se dissipa fort vite, car il fut sauvé à temps et ramené à la vie. Il garda, de cette aventure, une impression profonde, et spécialement pour l'intérêt, que, dans cette circonstance suprême, il avait montré à constater et à analyser les pouvoirs supranormaux de l'esprit. »

Dans ce cas, il importe de relever l'observation, hautement suggestive, du phénomène du commencement de dédoublement, avec émersion des facultés supranormales subconscientes, phénomène survenu de façon simultanée à la vision panoramique. Le fait que puissent se combiner des facultés et des sensations supranormales avec la manifestation visuelle, tendrait à dénoncer leur communauté d'origine. Autant dire que le phénomène de la « vision panoramique » devrait être considéré comme un effet du commencement de séparation de la « mémoire synthétique » et de l'organisme cérébral, cette désunion étant elle-même provoquée par le commencement de séparation du « corps astral » (siège de la mémoire synthétique ou spirituelle) et de l'organisme somatique. Ceci n'est dit, au reste, qu'à titre de parenthèse, pour le présent, car je me propose de développer cette suggestion en termes convenables, dans mes conclusions.

Cinquième cas.— Abordons l'exemple suivant, extrait du volume de Mrs de Morgan, « *From Matter to Spirit* » (page 176). L'amiral anglais Beaufort, dans une lettre adressée au docteur Wolloston, décrit ainsi que suit, et d'une manière très typique, son expérience personnelle de « vision panoramique, consécutive à une asphyxie par immersion.

« Il y a bien des années, alors que j'étais mousse à bord d'une frégate de Sa Majesté, je me trouvais à Portsmouth, et retournant à mon bâtiment, dans une barque minuscule, je me mettais en mesure de l'amarrer, lorsque, avec cette étourderie qui appartient à la jeunesse, je montai sur le bord de l'esquif, qui immédiatement chavira. Je tombai donc à l'eau et, comme je ne savais pas nager, tous mes efforts pour m'agripper à l'embarcation furent vains. Personne ne s'était avisé de l'accident, jusqu'à ce qu'enfin le courant m'eût transporté à une certaine distance de la frégate. Alors une sentinelle m'aperçut, donna l'alarme et un lieutenant se jeta à l'eau, suivi d'un quartier-maître, qui sauta du pont, tandis qu'un canonnier arrivait avec une barque, à mon secours. Quand ils me rejoignirent, j'étais complètement au bout de mes forces : j'avais « bu » énormément, et je me laissais aller, sans lutter davantage.

« Les détails que je viens de fournir, je m'en souvins partiellement lorsque je revins à moi, et pour une autre partie, ils me furent appris par les témoins. On conçoit qu'un individu, au moment de se noyer, est trop absorbé par l'affaire tragique où il se débat, pour prendre note de la succession des événements. Je n'en dirai pas de même pour les circonstances qui suivirent le moment où je disparus sous l'eau, parce qu'alors il se produisit dans ma mentalité une véritable révolution, grâce à laquelle les plus minimes particularités de ma vie — et encore aujourd'hui ! — s'imprimèrent d'un dessin profond, dans ma mémoire, telles qu'elles étaient à l'époque où je les avais vécues. Dès l'instant que j'eus cessé toute lutte pour mon salut, — cet abandon fut, je le suppose, la conséquence de l'asphyxie, — je me sentis comme envahi par une impression de calme absolu, en contraste avec le tumulte d'émotions par où je venais de passer. On pourrait appeler cet état de l'apathie, mais non point de la résignation. Bien que je fusse conscient que je me noyais, l'aventure ne m'apparaissait pas comme un malheur. Sans ombre de regret, j'avais renoncé à tout espoir que l'on vint me secourir, et je ne ressentais aucune sorte de souffrance physique. Au contraire, mes impressions avaient pris tout à coup un caractère apaisé ; elles participaient du sentiment confus, mais délicieux, qui précède le sommeil, lorsque le corps est las. Mais si les sens étaient plutôt inertes, il n'en allait point de même de l'esprit, dont l'activité s'était centuplée, au point de défier toute description. Les pensées poursuivaient les pensées, avec une rapidité vertigineuse, dont non seulement je ne saurais donner ici une idée,

mais encore qui doit rester inconcevable pour quiconque ne s'est pas trouvé dans des circonstances analogues. La succession de ces pensées, en ce moment, je la revois très clairement, maintenant encore. Ce fut d'abord l'idée de l'accident en lui-même, et puis celle de l'acte irréfléchi qui en avait été la cause. Je songeai ensuite à l'émoi qu'avait dû provoquer mon infortune, à bord, car j'avais eu le temps d'observer que deux hommes avaient sauté à la mer. J'eus ensuite la pensée de l'émotion qu'occasionnerait à mon père la nouvelle fatale, et j'entendis les pieuses circonlocutions que l'on emploierait pour prédisposer ma famille au triste événement. Enfin, il y eût, de même, mille autres circonstances minutieusement associées à mes relations domestiques. Ce furent là les premières pensées qui affluèrent en foule, mais bientôt d'autres s'y ajoutèrent, qui étaient des souvenirs : ma dernière croisière, terminée par un naufrage, et ensuite l'école, les progrès que j'avais pu faire dans mes études, le temps mal employé, et toutes les petites aventures de la jeunesse. En somme, chaque incident de ma courte vie se ranimait dans un ordre rétrograde, et non point avec la sécheresse de la présente énumération, mais dans une représentation vivante et parfaite, en ses moindres détails intrinsèques et collatéraux. En bref, toute la vision de mon existence s'éclaira devant moi, en une façon de reconstitution panoramique, et chaque tableau paraissait être accompagné d'une conception du bien et du mal qu'il contenait, sans préjudice de réflexions que je pouvais faire sur les causes et les conséquences de mes actions. En outre, survinrent bien d'autres incidents insignifiants, et de longue date oubliés, que je revis avec la fraîcheur propre seulement aux faits vécus la veille.

» N'est-il pas légitime de déduire de ce récit l'existence en nous, peut-être, d'une mémoire intégrale, avec laquelle nous nous réveillerons dans une autre vie et par laquelle nous serons contraints, bon gré mal gré, de contempler toute la vue de notre existence? Et tout ceci ne démontrerait-il pas la réalité de l'hypothèse, selon laquelle la mort n'est qu'une modification de l'être, la porte, en somme, par laquelle nous passons à une autre modalité d'existence, sans station ni interruption? Quoiqu'il en soit de cela, l'expérience que je fis me paraît une circonstance hautement notable, en ce sens que les innombrables idées qui s'y présentèrent à ma vision se rapportaient toutes à un spectacle rétrospectif. Par ailleurs, bien que j'eusse été élevé religieusement et que mes espérances et mes craintes de l'Au-delà n'eussent rien perdu de leur efficacité, — c'est dire que l'idée de me voir au seuil de l'éternité aurait dû soulever en moi un tumulte d'émotions échelonnées de l'anxiété à la terreur, — tout au contraire, il ne fut rien de tout cela. Lorsque j'eus conscience de n'être plus de ce monde, pas une fois ma pensée ne s'orienta vers le sort qui m'attendait ! J'étais exclusivement immergé dans le passé. — Il m'est impossible d'évaluer le temps qui fut nécessaire au déferlement de ce déluge d'idées, mais indiscutablement, depuis l'instant où, sous l'eau, l'asphyxie eut commencé son œuvre jusqu'à celui où je fus sauvé, il ne s'écoula pas deux minutes. »

De cet intéressant épisode, on peut dégager que le phénomène de « vision panoramique », constaté par l'amiral Beaufort, fut accompagné de la conscience de la valeur morale des visions qui se déroulaient devant lui, conscience qui peut être relevée dans sept autres cas recueillis par moi, et dont l'un a été mentionné au début de cette étude. Mais comme la somme des épisodes dont je suis informé atteint la centaine, cette proportion de la « notion de la conscience » prouve que cette notion est plutôt rare. On a vu, dans notre Introduction, comment les écoles occultistes affirment que la vision panoramique, chez les mourants, réveille rarement des sentiments profonds de satisfaction ou de remords, « pour parer au risque que les sentiments émotionnels fassent obstacle au déroulement régulier des tableaux figuratifs de la vie écoulée ». Le cas de l'amiral Beaufort, pas plus que les autres, ne contredit point une semblable assertion, en ce sens que peuvent être considérés comme exceptionnels ceux qui se produisent quelquefois, alors que l'existence du percipient, — soit du fait de sa jeunesse, soit par raison de tempérament, — est immunisée de tout excès en bien ou en

mal. Il est de fait que, dans le cas dont il s'agit, il n'est pas fait, de façon particulière, allusion à de forts sentiments émotionnels ressentis sous l'action d'une conscience de la valeur morale inhérente à la vision de la vie écoulée.

De toute manière, les faits de ce genre ne manquent pas d'être intéressants et suggestifs. Ils concourent à laisser apparaître la signification transcendentale de la vision panoramique, chez les agonisants, en conférant à cette vision le caractère d'un « examen de conscience », à développement automatique et fatal.

L'observation du témoin est remarquable lorsqu'il dit : « Bien que je fusse conscient de me noyer, l'aventure ne m'apparaissait pas comme un malheur ».

Ce sentiment correspond à celui de nombreux malades qui, après avoir redouté la mort jusqu'au moment où la crise fatale les gagne, se rassérènent soudainement et, tout renseignés qu'ils soient sur leur état, attendent la fin sans une plainte, quelquefois même joyeusement, comme si le fait de se voir sur la frontière de l'Au-delà leur avait révélé une grande vérité : celle que la mort est un bien, et que ce bien ne semble un mal que par l'effet d'un instinct naturel indispensable à la conservation de l'espèce.

Je note enfin l'importance théorique des commentaires par lesquels l'amiral Beaufort conclut sa relation. Bien que les faits datent d'un siècle, à propos d'une expérience de vision panoramique, le percipient était déjà entraîné à présupposer l'existence, en nous, d'une « mémoire intégrale survivant à la mort du corps » et cela démontre la spontanéité rationnelle et inévitable de cette conclusion.

Sixième cas. — J'emprunte le suivant épisode à un compte rendu d'expériences supranormales, arrivées personnellement à une doctoresse en médecine, personnellement connue du professeur Hyslop. Ce compte rendu a été publié par le « Journal of the American Society Psychical Research » (vol. II, page 516).

« Il y a deux ans, j'eus à subir une très grave opération chirurgicale, à la suite de laquelle les médecins déclarèrent désespérer de ma guérison. J'étais extrêmement faible, et lorsque je m'efforçais de parler, je ne pouvais que balbutier confusément. L'infirmière s'était agenouillée à mon chevet, et priait pour mon âme. Tout-à-coup défila devant mes yeux toute la vision de ma vie, et les contrariétés supportées par moi et toutes les erreurs où j'avais pu tomber, se formèrent sous mes regards. Mais, en même temps, je concevais que tout ce qui était survenu, pendant cette existence, avait été pour mon bien, et tout ce qui arrive, c'est du bien et est bien. Tout de suite après, j'entendis une voix qui me disait : « Tu devras rentrer dans ton corps. » Je ne le désirais certes plus, mais je compris qu'il me fallait obéir. C'est pourquoi je me tournai vers l'infirmière, en murmurant : « Relevez-vous, je vivrai ».

Cet épisode présente des signes de parenté avec le précédent. On y constate, de fait, que la percipiente eut, elle aussi, la notion de la valeur morale de la vision qui passait sous ses yeux, ainsi que la notion complémentaire que tout événement, dans sa vie, s'était produit pour son bien : principe philosophique vrai et moralement juste. On aperçoit, en outre, l'importance de cette circonstance seconde, où la percipiente déclare : « Je ne désirais, certes, plus rentrer dans mon corps », déclaration qui est à rapprocher de celle de l'amiral Beaufort, lorsqu'il dit que la mort ne lui semblait pas être un malheur. Il y a là une concordance d'impressions qui contribuent à consolider ultérieurement les réflexions que nous avons faites à propos des sentiments similaires chez les moribonds.

Septième cas. — Je citerai encore deux exemples, concernant des personnes gravement malades, par l'abus de la morphine. Le docteur Sollier signale le cas suivant, dans la « Revue Philosophique » (1896. Vol. I, page 304).

« Le premier cas est celui d'une jeune femme morphinomane, gravement atteinte, qui, au moment, de la suppression, présenta des accidents syncopaux répétés, qui auraient pu facilement entraîner la mort. Elle avait l'idée très nette qu'elle allait mourir... Au sortir d'une syncope des plus graves, et dont on n'avait pu la tirer qu'en lui administrant à nouveau de la morphine, elle s'écria : « Oh ! comme je reviens de loin ! Comme j'étais bien ! » Et elle me raconta ensuite qu'au moment même où elle se sentait perdre connaissance, elle éprouvait un bien-être extraordinaire, ne se reconnaissant plus sur terre, quoique continuant à tout voir et tout entendre, avec une netteté extrême, et, en même temps, qu'elle avait revu, dans une sorte de panorama, de fantasmagorie, toute sa vie passée. Mais les faits ne s'étaient pas déroulés devant elle dans l'ordre chronologique, soit progressif, soit régressif ; tout lui était apparu en même temps, sur le même plan en quelque sorte..... »

Ce cas revêt, lui aussi, une fort appréciable valeur théorique, en ce sens que la percipiente, simultanément au phénomène de la vision panoramique, eut le sentiment de ne se plus trouver sur la terre, de revenir de très loin, d'une ambiance où elle se sentait heureuse : toutes expressions qui font présumer que, dans cette malade, s'était réalisée la dissociation du « corps astral » ou « périsprit » et de l'organisme somatique. Il me plaît de confronter cette expérience avec celle dont il a été parlé dans le Quatrième cas, où le percipient affirmait qu'il se sentait exister dans un état de dédoublement. On ne peut nier l'éloquence suggestive de telles façons concordantes de s'exprimer, de la part des sensitives, laquelle — pour quiconque est suffisamment versé dans la matière pour savoir que les phénomènes de « dédoublement au lit de mort » se réalisent effectivement — concourt à fortifier l'observation ci-dessus mentionnée ; savoir que : si les phénomènes de la vision panoramique se produisent en même temps que les phénomènes de dédoublement avec manifestation des facultés supranormales subconscientes, cela signifie que la « vision panoramique » n'est qu'une conséquence du commencement de disjonction de la « mémoire synthétique » et de l'organe cérébral, disjonction correspondant au commencement de séparation du « corps astral » (siège de la mémoire synthétique ou spirituelle) et de l'organisme somatique.

Huitième cas. — Ici intervient le second exemple de vision panoramique chez une personne morphinomane. L'observation en est due au docteur Sollier, qui l'a publiée dans le « Bulletin de l'Institut Général Psychologique » (1903, page 29).

« Il s'agit, dit l'auteur, d'une jeune femme nerveuse et sujette à des syncopes ; morphinomane à très grosses doses, et tombée dans un état de cachexie alarmant, avec complication d'albuminurie. Elle fut soumise à la démorphinisation rapide. Le sevrage était opéré depuis plus de vingt-quatre heures sans avoir présenté rien de particulier, en dehors des troubles habituels, — diarrhée, vomissements bilieux, sueurs — quand, tout-à-coup, la malade éprouva une sensation d'épuisement énorme. En même temps, elle ressentit une violente douleur qu'elle comparait, par la suite, à un fer rouge qui lui aurait traversé la tête, du vertex à la nuque, douleur très courte et qui diminua graduellement. Il y succéda une sensation de bien-être, de détente, et, tout-à-coup, elle vit se dérouler toute son existence. C'était, me dit-elle après, comme si tous les événements de sa vie avaient été imprimés sur une toile qui se fut déroulée de haut en bas devant elle. Les événements se succédèrent dans l'ordre rétrograde, d'aujourd'hui jusqu'à l'âge de cinq ou six ans au moins : « Tout ce que j'ai dans la tête, je l'ai vu — me disait-elle, — avec des détails inouïs, accompagnés de vagues regrets et d'impressions de chagrin, jamais de joie

(il est vrai qu'elle n'en avait guère eu dans sa vie), que chaque image me faisait ressentir... Tout était grisaille... Les choses étaient sur une surface plane ; mais certains faits de ma vie, les émotions par exemple, prenaient comme une sorte de relief pour moi : c'était comme si vous regardiez trois photographies de gens qu'on connaît bien. Deux nous paraîtront planes et une, que vous aimez bien, vous paraît plus nette et en relief... »

« Quand elle revint à elle, elle éprouva tout d'abord un sentiment d'ennui de se retrouver là. Elle se sentait amorphe comme si son corps avait été sur son lit, et elle ailleurs. Elle n'avait qu'un sentiment très vague d'elle-même... A partir de ce moment, elle était devenue complètement anesthésique..... Elle présenta, en outre, des hallucinations autoscopiques très nettes, que j'ai eu l'occasion de rapporter ici même. »

Dans le présent cas, la percipiente décrit de façon instructive sa propre expérience, et sa description concorde avec les autres, pour ce qui est des particularités essentielles, tout en différant dans les particularités secondaires, qui ne peuvent se rencontrer identiques dans chaque cas, du fait des idiosyncrasies spéciales à chacun des percipients.

Il est à remarquer que la malade, ici, éprouva à son tour « un sentiment d'ennui de se retrouver là », parole qui témoigne du désir, manifeste en ce sujet, comme en tant d'autres patients, de rester où ils se voyaient transportés, pendant le moment de la vision. Je constate enfin le sentiment de « dédoublement » traduit par les mots : « Comme si son corps avait été sur le lit, et elle ailleurs », sentiment validé par le fait que la même malade, dans d'autres circonstances de la même maladie, eut de véritables visions « autoscopiques », en correspondance avec l'anesthésie totale de son corps. De ces visions se dégage ce renseignement instructif qu'à mesure que telle ou telle partie de son corps récupérait la sensibilité perdue (ou, en d'autres termes, quand l'élément fluidique vitalisateur du membre somatique correspondant rentrait en fonction), elle voyait son propre fantôme, privé de ce membre qui, en elle, venait de réacquérir sa sensibilité. Dans une de ces circonstances, le docteur Sollier observa : « Elle voit encore son double, mais elle ne voit ni ses bras, ni ses pieds. Or, je constate qu'elle commence à recouvrer la sensibilité des bras et des jambes, et qu'elle sent maintenant quand on la pince. » *(Op. cit.* page 49). Bien entendu, le docteur Sollier explique de semblables correspondances entre la sensibilité renaissante et la mutilation du fantôme autoscopique, du point de vue restrictif de la psychopathologie universitaire. Mais il est évident, désormais, que les explications de ce genre ne peuvent être que partielles et illusoires, puisqu'elles sont dépourvues des bases fondamentales de toutes recherches en ce domaine, bases que les disciplines métapsychiques sont exclusivement capables de fournir.

(A suivre.) Ernest BOZZANO.

Concours et défis

On a discuté, dans certains journaux, sur le point de savoir si la presse a raison, ou tort, d'ouvrir des concours et de jeter des défis touchant un problème d'ordre scientifique, dont certains, parmi lesquels je me compte, espèrent voir sortir un grand progrès.

Sans remonter plus haut, c'est le docteur Geley qui, dans une lettre au *Matin*, publiée par ce journal, le 26 août, a attaché le grelot en écrivant : « Je ne crois pas à l'efficacité des concours et des défis en matière scientifique ».

Le Directeur de l'*Institut Métapsychique* a ajouté :

« Sauf erreur de ma part, il n'est pas d'exemple, dans l'histoire des sciences, d'une découverte, d'un progrès, d'un événement sensationnel qui aient été déterminés par l'appât d'une prime... »

Bien que se réservant le bénéfice d'une erreur involontaire, le docteur Geley a, par cette phrase, ouvert la porte aux contradictions et c'est justement à propos de ces contradictions que j'écris ici, car il me semble qu'elles se sont singulièrement égarées.

Le « docteur Ox » a répondu quelques jours après que « le *Matin* n'a lancé aucun défi ». Le docteur Ox a oublié le défi du docteur Gustave Le Bon, publié par le *Matin* même : c'est peut-être de l'histoire ancienne, mais il est probable que c'est à cela que le docteur Geley faisait allusion. Et quand le docteur Ox conclut que « si le prix du *Matin* n'a pas été distribué, c'est assurément que l'ectoplasme — comme le spécifique de la tuberculose — n'existe pas encore», il écrit une monstruosité d'illogisme, une hérésie dont l'importance est énorme par l'erreur qu'elle peut semer dans l'esprit des masses.

Il n'est pas possible de dire qu'une chose n'existe qu'à partir du jour où elle a été découverte et officiellement reconnue !

Il est incontestable, en effet, que les microbes pathogènes existaient, comme tous les autres, bien avant que les savants les découvrissent et à plus forte raison, que les clans officiels, toujours rétrogrades, les proclamassent ; ils n'ont pas été « inventés », mais « reconnus », tout comme l'Amérique a été reconnue et non pas inventée par Christophe Colomb ou Vespuce.

Il ne faut tout de même pas abuser de ce que l'on dispose d'une grande tribune pour tromper le public, et, en bonne logique, le docteur Ox, du *Matin*, n'a rien prouvé contre l'*existence* de l'ectoplasme ; il a *seulement* nié que certains aient pu le *reconnaître* expérimentalement.

Ce n'est pas du tout la même chose, et l'on ne prouve rien avec des négations.

Enfin, le 29 août, le *Matin* a publié deux lettres, dont l'une rappelle, en contradiction avec la phrase précitée du docteur Geley, que « Napoléon Ier ayant promis une prime à celui qui découvrirait le moyen d'obtenir de la soude artificiellement, Nicolas Leblanc inventa le procédé..... d'ailleurs remplacé depuis... etc... » Le deuxième correspondant signale, d'autre part, que Philippe de Girard « s'était lancé dans la recherche d'une machine à filer le lin », sur une promesse d'un million faite par le même Napoléon.

C'est ici que la confusion commence.

Il est certain que les inventeurs de procédés industriels ou de machines perfectionnées, peuvent être stimulés dans leurs recherches par l'assurance d'une récompense pécuniaire, susceptible de les dédommager de leurs pertes, avances, débours, sacrifices matériels de toutes sortes, au même titre qu'ils le sont actuellement par les lois et conventions internationales sur la propriété industrielle, garantissant à tout inventeur,

pendant un temps donné, le bénéfice de son invention. Il en est tellement ainsi que depuis l'institution des Brevets d'invention, il n'est nullement besoin de primes, pour stimuler les chercheurs dans le domaine des réalisations pratiques : la statistique de l'Office des Brevets est impressionnante à cet égard.

D'ailleurs, fonder un prix, promettre *sine die* une prime pour compenser ou récompenser un effort de progrès n'est pas la même chose que lancer un défi à la manière de Gustave Le Bon, ou simplement ouvrir un concours dont le sort est, nécessairement, d'être « fermé » à bref ou long délai.

C'est ainsi que les prix offerts par les diverses sections de l'Institut et par les sociétés savantes et techniques de France et de l'étranger, distribués périodiquement, laissent la porte ouverte à toutes les réalisations, et surtout *ne concluent jamais*.

Une belle initiative, récemment prise par le *Matin*, va m'offrir un exemple saisissant : soucieux de favoriser l'essor d'une branche nouvelle de l'aéronautique, ce grand journal a fait appel aux donateurs généreux, et de nombreux prix sont déjà annoncés, qui *stimuleront* incontestablement les bonnes volontés et récompenseront les succès, *mais sans jamais, je pense, tirer des insuccès quelque conclusion définitive que ce soit.*

Pour chacun de ces prix, des conditions particulières sont prescrites à l'avance. Or, admettons — la chose est malheureusement très possible — qu'aucune de ces conditions ne puisse être remplie par les aviateurs *actuels*, dans le délai d'une année, par exemple. Eh bien, la différence essentielle entre un prix d'encouragement, comme ceux fondés sur l'initiative du *Matin* pour l'aviation, et un concours ou un défi, comme ceux organisés par le même *Matin* pour la métapsychique (pourquoi deux méthodes, deux poids et deux mesures?) réside en ceci : le prix d'encouragement se prolonge au-delà de l'année infructueuse et permet ainsi d'*attendre l'heure des réalisations fixée à l'horloge du Progrès, laquelle ne dépend pas exclusivement des hommes*, tandis que le concours ferme obligatoirement ses portes, bien avant même la fin d'une année et brise tous les espoirs.

Et puis, un concours, n'est-ce pas une lutte entre des concurrents peu ou prou adversaires? N'est-ce pas un tournoi, une joute, un *match* (en anglais francisé)? Or, c'est peut-être là que le docteur Geley a eu pleinement raison d'affirmer que ce genre de manifestation, bon peut-être pour l'émulation sportive, n'a aucune chance de succès dans l'ordre des recherches scientifiques où *il faut réunir bien d'autres conditions* que la performance individuelle par entraînement.

Puisque je parlais du vol sans moteur, une dernière comparaison me vient à l'esprit : les essais de Combegrasse ont montré l'*erreur* de tout « concours » qui précise à l'avance et comme conditions inéluctables, le lieu, l'heure où les circonstances d'une expérience dans laquelle intervient un *élément indépendant de la volonté humaine :* en l'espèce, le vent.

Or, tous les savants qui se sont livrés à l'étude des phénomènes spirites et métapsychiques ont reconnu l'existence d'un élément qui ne dépend ni de la bonne volonté du médium, ni de celle des assistants : la plupart ont même affirmé que *cet élément est une intelligence autonome et libre*, par rapport aux expérimentateurs et même par rapport au sujet, comme les spirites l'ont toujours proclamé. Cet élément joue donc, par son caractère d'indépendance, le rôle joué par le vent dans les essais d'aviation,

avec cette circonstance aggravante (aggravante pour les possibilités de reproduction volontaire des faits) que le « vent » de la métapsychique est un « vent » intelligent.

Ceci a beau être d'une logique écrasante et nous aurons beau le répéter aux « docteur Ox » de tout acabit, même quand ils s'appellent Heuzé, on n'en tiendra jamais aucun compte en nous critiquant, car il n'est de pire sourd que celui qui ne veut point entendre et certains n'aiment point entendre ce qui les condamne et prouve leur erreur.

Pourquoi, lorsqu'il s'agit du vent, admet-on que l'homme ne puisse répéter à volonté ses expériences, quand cet élément étranger s'y oppose ou n'y participe point ; et pourquoi lorsqu'il s'agit d'une force encore mystérieuse et inconnue de la science, se refuse-t-on à considérer, comme une cause prohibitrice du phénomène, l'absence de collaboration ou peut-être, dans certains cas que nous ignorons, l'antagonisme de cet élément étranger, soustrait à l'influence de notre volonté?

Est-ce parce que le vent est connu (ou soi-disant), alors que le « force » qui engendre les faits métapsychiques — ou les dirige — est encore inconnue ou discutée? Mais c'est justement parce que nous connaissons moins le moteur mystérieux de notre intelligence, le mécanisme profond de notre pensée, de notre vie psychique en un mot — et même de notre vie métapsychique — que nous devons être plus réservés et nous abstenir de proclamer, du haut de notre chaise curule, que « puisqu'un phénomène n'a pu être reproduit dans les conditions et les délais arbitrairement choisis par nous dans une ignorance totale des lois qui le régissent, ce phénomène n'existe probablement pas.

Une conclusion s'impose :

S'il est vrai que le *Matin* n'a eu, comme il l'affirme, en cette circonstance, que le souci du triomphe de la vérité et de l'avancement des sciences, il reconnaîtra — certains passages de ses comptes-rendus le disent implicitement — que son concours ne prouve qu'une chose, c'est qu'*aucun des médiums qui se sont présentés* n'a réussi à décrocher la timbale joliment garnie de billets de banque : de quoi l'on ne saurait, en bonne justice, inférer que tous les travaux des métapsychistes sont sans valeur et que l'ectoplasme, la lévitation ou l'écriture directe n'existent pas. C'est du sophisme le plus pur.

D'un autre côté, je ne pense pas que « l'appât d'une prime » (mot peut-être bien gros pour désigner cette chose si naturelle qu'est un prix d'encouragement) ne puisse stimuler les bonnes volontés, mais je pense qu'*il n'est pas possible de contraindre à des conditions trop rigoureuses de lieu, de circonstances et d'époque*, la manifestation de phénomènes dont certaines causes échappent non seulement à notre entendement, mais encore au contrôle de notre volonté : songeât-on jamais à fixer un rendez-vous précis de lieu et d'heure à l'orage, pour étudier le phénomène naturel et incontesté de la foudre?

Il ne faut donc pas jeter des défis qui ne prouvent rien qu'une indigne préoccupation de publicité ; il ne faut pas davantage ouvrir des concours dont les résultats ne sauraient valoir que s'ils sont positifs : ce qu'il faut, c'est, *comme on l'a fait* pour tant d'autres objets, comme le *Matin* vient de le faire avec tant de succès pour l'aviation sans moteur, *créer des prix annuels*, dont les conditions d'attribution pourront être aussi rigoureuses qu'on voudra, mais dont les circonstances d'exécution, quant au temps

et au lieu, ne seront pas arbitrairement déterminées, au mépris de tout ce que nous pouvons savoir sur les lois apparentes ou provisoires du phénomène. Ces conditions d'attribution des prix, ainsi créés, seraient soigneusement réglées par des savants *spécialistes* (et non quelconques), tout comme les conditions d'attribution des prix sportifs sont réglées par des autorités sportives et non par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par exemple.

Il faut surtout ouvrir à tout moment et en tout lieu propice la porte aux vérifications et au contrôle des phénomènes. On peut être assuré que cette formule ne restreint en rien, pour qui connaît bien la question, les possibilités mêmes du contrôle et de la vérification.

J'ai entendu affirmer — et démentir par ailleurs — qu'il existerait déjà des prix de ce genre ; s'ils existent, ils sont totalement inconnus : c'est donc, exactement, comme s'ils n'existaient pas.

Soyons loyaux et sincères de part et d'autre dans la recherche de la vérité : elle a assez de prix par elle-même pour tous les gens de cœur et de raison, et d'idéal, pour que, foulant aux pieds nos préjugés, notre tendance fâcheuse au parti-pris, nos préventions comme nos croyances insuffisamment vérifiées, nous fassions, par avance, sur son autel, le sacrifice de notre amour-propre et de nos petites vanités.

L. GASTIN.

En lisant

En 1868, Victor Hugo, voyageant en Hollande, avec ses fils, visitait la ville de Zieriesee. Bien que l'illustre poète eût cru devoir prendre toutes les précautions désirables pour protéger son incognito, sa gloire était telle que chacun l'appelait par son nom et que des enfants lui offraient partout des fleurs, comme à un souverain. Deux jolies fillettes lui présentèrent un bouquet.

— Ce sont, dit-on au Maître, les filles d'un revenant !

— D'un revenant ! fit Victor Hugo, étonné.

On lui raconta alors cette curieuse histoire. Le père survivait, inconsolable, à sa femme et à un enfant qu'il avait eu le malheur de perdre. Il lui restait trois enfants, un garçon et deux filles. Un jour, il passait en voiture avec son fils, dans un sentier étroit, bordé d'un fossé d'eau stagnante. Le cheval prit peur, glissa et tout l'attelage alla sombrer dans le fossé. L'enfant, qui avait pu s'accrocher aux ronces du chemin, cria au secours et supplia des paysans de bonne volonté « de lui rendre son papa ». On dégagea la voiture brisée, le cheval mort et le père inanimé. On roula ce dernier, on le frictionna, bien vainement, croyait-on, car il ne donnait plus signe de vie. Peu à peu, cependant, il sortit de sa torpeur ; il reprit lentement ses sens : il ouvrit les yeux et cet homme, qu'on arrachait à un fin affreuse, murmura sur un ton douloureux de reproche :

— Qu'avez-vous fait? J'étais si bien là où j'étais ! J'étais avec ma femme et mon enfant. Ils étaient venus à moi et moi à eux. Je les voyais. J'étais dans le ciel. J'étais dans la lumière. Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez fait? *Je ne suis plus mort !*

Ensuite, ce « rescapé » se réconcilia avec la vie. Non seulement il guérit de ses plaies, mais aussi de ses blessures morales. Sûr de se réunir un jour aux chers êtres entrevus dans l'Au-delà, il recouvra tout son courage.

Nous avons retrouvé le récit de ce « miracle » dans un petit livre, épuisé depuis un demi-siècle, paru en 1868, sans indication d'auteur, sous le titre : « Victor Hugo en Zélande ». C'est un témoin de ce voyage qui l'a écrit et ce témoin a été aussi l'auditeur des réflexions que ce fait caractéristique inspira à Victor Hugo.

Voici comment l'interpréta, avec la plus admirable et la plus exacte prescience, le génial poète visionnaire :

« — Il y a, dit-il, deux énigmes dans cette histoire, l'énigme du corps et l'énigme « de l'âme. Je ne me charge pas d'expliquer la première ni de dire comment il se peut « qu'un homme reste englouti, toute une grande heure, dans un cloaque, sans que « mort s'ensuive. Mais ce que je comprends admirablement, c'est la lamentation de « cette âme. Quoi ! elle était déjà sortie de la vie terrestre, de cette ombre, de ce corps « souillé, de ces lèvres noires, de ce fossé noir ! Elle avait commencé l'évasion char- « mante. A travers la boue, elle était arrivée à la surface du cloaque et, là, à peine « rattachée encore par la dernière plume de son aile à cet horrible dernier soupir étranglé « de fange, elle respirait, déjà, délicieusement, le frais ineffable du dehors de la vie. « Elle pouvait, déjà, voler jusqu'à ses amours perdus et atteindre la femme et se sou- « lever jusqu'à l'enfant. Tout-à-coup, la demi-évadée frisonne ; elle sent que le lien « terrestre, au lieu de se rompre tout à fait, se renoue sous elle, et qu'au lieu de monter « dans la lumière, elle redescend brusquement dans la nuit, et qu'elle, l'âme, on la fait « violemment rentrer au cadavre.

« Alors, elle pousse un cri terrible.

« Ce qui résulte de ceci, pour moi, c'est que l'âme peut rester, un certain temps, « au-dessus du corps, à l'état flottant, n'étant, déjà, plus prisonnière et n'étant pas « encore délivrée. Cet état flottant, c'est l'agonie, c'est la léthargie. Le râle, c'est l'âme « qui s'élance hors de la bouche ouverte et qui retombe par instants et qui secoue, « jusqu'à ce qu'il se brise, le fil vaporeux du dernier souffle. Il me semble que je la vois. « Elle lutte. Elle s'échappe à demi des lèvres, elle y rentre, elle s'échappe de nouveau, puis « elle donne un grand coup d'aile, et la voilà qui s'envole d'un trait et qui disparaît dans « l'immense azur. Elle est libre. Mais quelquefois aussi, le mourant revient à la vie ; « alors l'âme désespérée revient au mourant. Le rêve nous donne parfois la sensation « de ces étranges allées et venues de la prisonnière. Le rêve, ce sont les quelques pas « quotidiens de l'âme, hors de nous, jusqu'à ce qu'elle ait fini son temps dans le corps, « l'âme fait, chaque nuit, dans notre sommeil, le tour du préau des songes ! »

Qu'ajouterions-nous à cette resplendissante explication? Des sommets où planait la pensée d'un Hugo, il n'y avait pas d'infranchissables barrières entre la vie éphémère de la terre et la vie éternelle de l'Au-delà. Mais peut-être l'auteur de *La Légende des Siècles* n'eût-il pu prouver à des professeurs en Sorbonne l'immortalité de l'âme, dont on lui eût dit sans doute : « Cette âme, vous ne pouvez la montrer et nous la faire toucher du doigt. C'est donc qu'elle n'existe que dans la féerie de votre imagination. »

Après avoir cité cette magnifique page, quasi inédite, nous voudrions reproduire quelques lignes, récemment écrites par un romancier charmant, Mme Gérard d'Hou-

ville, fille de José-Maria de Heredia et femme de M. Henri de Régnier, de l'Académie française.

Dans un feuilleton littéraire, d'une exquise pureté, analysant les expressions qui éclairent ou assombrissent des visages enfantins, cet écrivain de race observe, avec une vérité profonde :

« Vous avez bien remarqué que certains petits enfants ont l'air tout ébahis, tout « frais, tout étonnés ; ceux-là ne savent rien, ne pressentent rien ; ils semblent sortir « de terre comme une petite pousse verte ; ce sont des petits enfants tout neufs, qui « n'ont certainement encore jamais vécu ; d'autres, au contraire, sont tout imprégnés « d'atavismes ; ils sont minuscules et séculaires ; *toutes les vies dont ils ne se souviennent « pas et dont ils semblent parfois rechercher en leur âme la mémoire profonde et mouvante, « les ont marqués d'un signe mystérieux.* »

On nous saura gré, au moment où souffle une rafale de polémiques passionnées, d'avoir conduit le lecteur près de ces sources claires où la vérité se mire dans la transparence des eaux.

Maurice LAURENT.

Revues et Journaux

Le Journal, après ***Le Matin***, donne de la voix dans la campagne menée contre le spiritisme par ***L'Opinion:*** l'organisation de cette campagne ne laisse rien à désirer, elle est un modèle du genre qu'ont illustré dans l'histoire ou la littérature les Tartuffe, Loriquet, Basile et Jésuites en général ; c'est toujours le même procédé qui consiste à ne rapporter que les documents adverses, en négligeant tout ce qui peut en diminuer ou même détruire la portée.

Ce n'est pas un bel exemple moral que donne là notre grande presse, en reproduisant avec ampleur et complaisance une littérature dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle se soucie fort peu de la vérité.

La Lanterne et ***Le Rappel*** du 14 septembre reproduisent un article publié par Jean Dars dans ***La Pensée Française***. Il suffit de lire cet article pour se rendre compte de la différence qui sépare une enquête journalistique loyale d'une campagne de dénigrement, s'affublant d'un faux masque d'impartialité.

M. Jean Dars n'apparaît pas comme un spirite et si les phénomènes métapsychiques lui paraissent intéressants à rapporter, il voudrait bien leur trouver une autre explication que l'intervention des désincarnés.

« Pourtant, écrit-il, les apparitions affirment toujours, de la façon la plus formelle, et avec des détails troublants sur l'emploi de leur vie terrestre, leur caractère surnaturel. Est-ce, de la part du médium et des expérimentateurs, auto-suggestion collective, résultant d'une croyance héréditaire, depuis tant de siècles, en l'immortalité de l'âme? A lire d'incertaines notes du Comte Potocki, rédigées pendant des séances de matérialisations, faites à l'Institut Métapsychique, où mot pour mot, sont retracés des dialogues avec l'apparition d'un membre défunt de sa famille, à méditer quelques messages obtenus à Rome par le professeur Rocco Santoliquido, conseiller d'État d'Italie, ancien ministre, on est frappé par le caractère véritablement mystérieux qui s'en dégage. Les notes du Comte Potocki particulièrement, semblent nous apporter des échos de la tombe...

M. Jean Dars rapporte ensuite les expériences de lucidité faites à Varsovie par le docteur Geley, avec le médium M. Stephan Ossowiecki, ingénieur, qui est, nos lecteurs le savent, un des plus remarquables psychomètres actuels. On en parle, dit M. Dars, « comme d'un prodige », et il ajoute :

Tout cela semblerait assez un prospectus de diseuse de bonne aventure, si la relation que nous en donne le Docteur Geley et surtout le témoignage du personnage qu'on va voir participer à cette expérience, ne fournissaient d'assez sérieuses garanties.

Ce personnage n'est autre que le chef de l'État polonais lui-même, le maréchal Pilsudski. Ayant eu connaissance des dons exceptionnels de M. Ossowiecki, le maréchal confia une formule d'un jeu d'échecs écrite par lui, connue de lui seul, mise sous enveloppe par lui et cachetée avec le cachet donné par le Ministre de la Guerre à son secrétaire personnel, qui la transmit ainsi à M. Ossowiecki. En vingt-cinq minutes, celui-ci déchiffra la formule et donna divers détails sur les appartements du maréchal, où il n'avait jamais été. La nouvelle fut aussitôt rapportée par téléphone au Maréchal, qui déclara que M. Ossowiecki ne s'était pas trompé. Et voici que la *Revue Métapsychique* a la bonne fortune de publier une attestation de ces faits, spécialement rédigée pour elle par le chef d'État polonais.

Même résultat favorable obtenu par le Docteur Geley et le même médium, avec un document écrit par Mme la Comtesse de Noailles.

Que dire de ces faits? Si impressionnant en soit la relation, si évidente leur authenticité, si profonde même notre confiance en leur certitude, il nous faudrait « voir » pour être pleinement satisfait. Crierions-nous au miracle, si nous pouvions établir notre conviction? Non. Ce fait exceptionnel nous montrerait une fois de plus que notre système nerveux, nos sens sont une machine subtile, dont nous ne connaissons pas exactement le pouvoir. Et puis, nous ne trouverions rien, là, qui nous oblige à supposer quelque intervention de l'Au-delà ; et c'est ce que nous craignons et désirons à la fois.

L'Eclair reproduit, à ce sujet, les résultats de l'enquête du «Journal of the American Society for Psychical Research» que la ***Revue Spirite*** d'août dernier a publié en tête de sa « Chronique Étrangère ». Nous prions nos lecteurs de s'y reporter.

L'enquête en question se terminait par ces mots :

Déduction faite de la proportion moyenne des décès et des guérisons, on a, en vingt ans, dans les asiles britanniques, soigné, comme aliénés, 309 membres du clergé, 357 médecins, ce qui fait, chez les principaux détracteurs du spiritisme, un imposant total de 666 fous qualifiés.

le rédacteur conclut son article en disant : « Tout de même si j'étais prêtre ou médecin, je ne serais pas tranquille. »

La Dépêche de Vichy parle, dans une de ses « Chroniques de l'Au-delà », des expériences de la Sorbonne, et reproduit la lettre de M. Léon Denis au ***Matin***, ainsi qu'un passage de l'article de notre collaborateur M. Gastin et l'opinion du docteur Geley.

Le Bieniste publie une intéressante étude de M. Édouard Achard, sur la «Médiumnité Frauduleuse », ce qui prouve que les spirites ne sont pas les derniers à lutter contre les pseudo-médiums.

Le Petit Fraterniste du 15 septembre reproduit la lettre de M. Léon Denis au *Matin*.

Psychica du 15 septembre, parle aussi des expériences de la Sorbonne, sous la plume du docteur Osty, qui dit :

« Les professeurs (de la Sorbonne) conclurent que » le médium n'avait pas montré les phénomènes annoncés par Mme Bisson ». Mais ce ne fut pas cette conclusion honnête que les journaux

et les revues répandirent. *Ce ne fut pas la raison qui parla, mais une sorte de passion haineuse, dont la violence latente n'était pas soupçonnée.* »

La Revue de Paris vient de publier les «Souvenirs de Russie» de la princesse Paley, laquelle raconte la mort de son mari, le grand-duc Paul. Il s'agit d'un cas très intéressant de monition ou crypthesthésie et nous allons le rapporter, en laissant la parole à la princesse :

« Mon vieil ami, Constantin Hartong, joua merveilleusement du piano, mais au lieu de me calmer, la musique m'énervait ce soir-là. Je remontai chez moi vers onze heures et m'enveloppant de ma pelisse, je m'endormis aussitôt. Tout-à-coup, à trois heures de la nuit, je me réveille en sursaut. J'entends distinctement une voix me dire : « Je suis tué » (en russe « *oubit* »). Haletante, je cherche des allumettes (l'électricité ne marchait plus). Mes mains tremblent tellement que je ne parviens pas à frotter les allumettes contre la boîte. Enfin, une faible lueur jaillit. Personne. Tout est calme et tranquille autour de moi. « Mon Dieu, pensai-je, dans quel état sont mes nerfs pour que j'entende des voix, à présent ! Il faut se recoucher et dormir. » A cinq heures, puis à sept heures du matin, j'entendis la même voix et le même mot *oubit*, et, malgré cela, pas un instant je n'ai cru qu'il s'agissait de mon mari bien-aimé. »

Un peu plus tard, la princesse apprit l'exécution de son mari, tué par les bolcheviks avec trois autres grands-ducs, exécution survenue la nuit même où la princesse en percevait mystérieusement l'annonce.

Informations

L'Union Spirite Française nous prie d'informer ses membres que les séances ont repris depuis le premier de ce mois et ont lieu tous les jours à la Villa Montmorency, 28, avenue des Sycomores, à 2 h. 30 très précises ; exceptionnellement, la séance du jeudi a lieu le soir, à 8 h. 30.

Ces réunions, pour la formation des médiums, continuent à être des plus intéressantes.

***

Dernièrement, la délégation espagnole, de passage à Paris, venant du Congrès de Londres, a rendu visite à l'Union et a assisté à des séances médianimiques à la Villa Montmorency,

Le directeur de *Lumen*, M. Quintin Lopez, qui faisait partie de cette délégation, a exprimé, dans sa revue, toute la satisfaction que leur a procuré ces séances pleines de promesses et d'espérances.

Chronique Étrangère

La presse mondiale a rendu un hommage unanime à Lord Northcliffe, directeur de tant de grands journaux anglais, lorsqu'il mourut prématurément, il y a quelques semaines. La *Revue Spirite* a le devoir de s'associer à tous ceux qui déplorèrent la fin de ce « professeur de droiture et d'énergie », qui fut un grand ami de la France. Nous ne voulons pas oublier que Lord Northcliffe — *et c'est un exemple qui pourrait inspirer bien des journalistes*, — loin d'insulter le Spiritisme et les spirites, ne manqua jamais une occasion de leur rendre service. Il déclarait manquer de connaissances précises sur les questions psychiques, mais il ne niait pas *a priori*, et à plus forte raison il ne se moquait pas de ce qui lui paraissait, quoiqu'il en fût, respectable. C'est ainsi que notre cause lui doit beaucoup. C'est lui qui désira voir publier, dans l'un de ses

journaux les plus importants — la *Weekly Dispatch*, — l'énorme matière des manuscrits fameux du pasteur Vale Oven, de nombreux messages émanant d'Esprits et notamment de M. Stead, et une longue suite d'articles signés de médiums clairvoyants. Pour les manuscrits Vale Oven, il dépensa, en publicité, des sommes considérables et donna des instructions pour que cette publication, tirée à des centaines de mille d'exemplaires, fut répandue dans le monde entier. Ainsi, grâce à lui, des millions de lecteurs purent-ils connaître ces pages, qui en déterminèrent un si grand nombre à se rallier à la vérité spirite. C'est lord Northcliffe encore qui facilita la publication des écrits Vale Oven en quatre volumes, répandus, par ses soins, sur toute la terre. Ainsi, que le dit fort justement la presse spirite britannique, ce « collaborateur » nous a été grandement utile et « il n'y a pas de doute qu'il a été choisi pour cette œuvre ». Dans le monde nouveau où il poursuit son activité bienfaisante, nous adressons à cet honnête homme, à ce journaliste loyal, l'expression des sentiments de tous les spirites reconnaissants.

***

Nous avons signalé, au cours de récentes chroniques, quelques cas de rêves, de genre nettement spirite. En voici un autre, que nous apporte *Light* (5 août) et qui est des plus remarquables. Il serait dommage de ne pas le mentionner. Edgar Lee était journaliste à Londres, bien connu dans les milieux de presse, où il étonnait souvent ses camarades par des récits de rêves, dont beaucoup étaient véritablement prophétiques. Le récit que l'on va lire n'est pas d'hier, mais il avait passé inaperçu, à l'époque, dans un vague petit journal et sa publication aujourd'hui conserve à peu près tout le caractère de l'inédit. Pendant l'été de 1884, Lee, en vacances à Nunhead, rentre un soir chez lui, fatigué, et trouve une lettre de son journal où on lui demande, d'urgence, un article. Il faut donc écrire au lieu de se coucher, et il est très tard ! Lee se résigne, se met à son bureau, allume sa pipe, tire quelques bouffées, et, rompu, s'endort. Et il rêve. Dans ce rêve, quelqu'un frappe au carreau de la fenêtre. Il va ouvrir et voit son ami, le poète Arthur Sutton, au clair de lune. Sutton dit que, le sommeil le fuyant, il vient de faire une promenade dans la nuit. A la fin, les deux amis décident de se rendre à la plus prochaine hôtellerie, pour bavarder en buvant un peu. Mais dehors, le poète propose : « Voulez-vous venir jusqu'au cimetière? » — « Comment? D'abord ce n'est pas notre chemin. Ensuite c'est un singulier projet. » — « Vous avez peur? » — « Non, mais je trouve l'idée bizarre. » — « Écoutez, j'ai une raison particulière pour aller au cimetière *cette nuit*. » — « Bien. Si vous le désirez tant, je vous accompagne quelques minutes, mais ce n'est pas du tout de mon goût. » Près du mur, Lee objecte encore : « Mon cher, j'ai passé l'âge des romances au clair de lune. Laissez-moi m'en aller. » — « Non, insiste l'ami, venez d'abord avec moi, un instant. J'ai quelque chose à vous montrer et que vous n'oublierez jamais. » Les manières du poète se font de plus en plus étranges. Il désigne une brèche dans la muraille : « Passez le premier ». Lee obéit, mais la pensée lui vient que, peut-être son compagnon a perdu la raison et qu'il l'attire dans ce lieu désert pour l'assassiner. L'autre cependant avertit : « Vous allez voir ! Tenez, lisez donc le nom gravé sur cette pierre tombale. » Le journaliste s'incline et est stupéfait de lire son propre nom, la date de sa naissance et, confusément, la date de sa mort, car la mousse recouvre le dernier chiffre et il ne peut déchiffrer s'il s'agit de 1907 ou de 1909 : « Bien, dit-il, j'ai encore un peu de temps de reste. » — « Oui, vous n'avez pas à vous plaindre, approuve Sutton. Maintenant, regardez. Voilà la mienne ». Il désigne une autre tombe et Lee est de plus en plus stupéfait. La fosse est ouverte, la pierre est rejetée sur le côté. On la retourne et l'on peut lire, à peine gravés depuis quelques jours : « Arthur Sutton, la date de naissance, et..... avril 1887 ». — « Ah ! je n'ai plus beaucoup à attendre », déplore le sinistre compagnon. — « Mais, quel est le jour d'avril? » s'inquiète Lee. Et il s'efforce d'enlever la terre qui cache le quantième, lorsqu'...il se réveille ; sa pipe est tombée sur ses genoux. Il est minuit deux minutes et il se souvient très bien d'avoir entendu sonner minuit avant de s'assoupir. Le rêve a duré cent vingt secondes.

Sutton, le lendemain, à Londres, s'amusa beaucoup en entendant Lee lui raconter son cauchemar. Or, un mois après, il était au lit, malade soudain, et les médecins bientôt jugèrent son état désespéré. Le poète reçoit la visite du journaliste. D'abord, on ne parle pas du rêve,

puis le malade prend la main de son ami et dit, gravement: « avril 1887 ». — « Oui, je sais à quoi vous pensez... », répond le visiteur. — « Vous n'avez vraiment pas vu la date? » — « Non ! ». On se quitte. Lee ne revoit plus le moribond, qui s'éteint le 15 avril.

L'histoire avait couru de bouche en bouche. A l'enterrement, Lee et divers camarades précèdent le convoi. Jamais il n'a, de sa vie, vu le cimetière où vont avoir lieu les funérailles. Il monte, en compagnie de quelques personnes, sur un tertre d'où l'on domine le champ des morts. — « Pouvez-vous nous désigner l'endroit de la tombe? » demande quelqu'un curieusement. Le voyant tend le doigt, et parmi les innombrables tombes, désigne un angle du cimetière. C'est bien là. Le convoi entre et se dirige maintenant vers le lieu indiqué. C'est une véritable corroboration du rêve. Quant à Edgar Lee, la prédiction de la date fut plus exacte encore. S'il avait fixé avril (exact) pour la mort de Sutton, il avait dit 1887, pour 1884, mais en ce qui le concerne, il avait hésité entre 1907 et 1909. Il mourut le 14 décembre 1908.

***

Dans la *Weekly Dispatch*, Sir W.-F. Barrett, répondant aux négateurs du Spiritisme, déclare en des termes qui revêtent une double valeur, tant à cause de la haute personnalité qui écrit, qu'en raison des vérités si purement spirites exprimées par le grand savant : « La véritable discussion roule autour de la preuve de la survivance après la mort. Cela est en effet un objet du plus grand intérêt pour tout le monde. Depuis plus de cinquante ans, j'ai fait, à cette question, une place particulière dans mes recherches scientifiques sur tous les problèmes d'ordre psychique. Sans l'ombre d'un doute, je suis absolument convaincu, par mon expérience personnelle, de l'existence d'un monde spirituel invisible et de la présence, en son sein, d'êtres intelligents, capables, à l'occasion, de communiquer avec nous, lorsque les circonstances sont favorables. Cela, bien entendu, signifie que l'esprit et la personnalité peuvent exister sans la matière ou sans l'intervention quelconque d'un corps visible. Quelque troublant que soit ce fait, *c'est un fait.* Remercions Dieu d'avoir permis qu'un coin du voile soit soulevé, pour nous montrer que le seuil de la mort est aussi la porte de la vie. Comment pouvons-nous prouver l'identité de ces êtres invisibles avec ceux qui ont vécu sur la terre? Nous reconnaissons et identifions nos amis vivants, par des signes distincts et qu'on ne peut confondre : nous connaissons leurs aspects et leurs expressions différentes. Mais avec nos amis de l'Astral, est-il d'autre moyen, pour se retrouver, que d'admettre celui-ci : l'âme, libérée de son costume tombé en ruines, revêt un simulacre de corps qui fut le sien, quelque fugitive qu'en puisse être la forme. Et c'est là incontestablement ce qui se produit. »

Ce sont là d'utiles paroles à faire entendre à ceux qui, ayant hâtivement étudié le spiritisme, s'ingénient gauchement à le faire passer pour un jeu d'illusionnistes. Avant eux, Gladstone, de qui la déclaration fut récemment rappelée, avait dit : « Les recherches sur le monde psychique sont de beaucoup l'étude la plus importante que puisse entreprendre le monde d'aujourd'hui. » Aussi bien l'Église écossaise vient-elle de faire preuve d'un très libéral esprit, en publiant son rapport officiel sur le Spiritisme. Elle n'a pas été effrayée par la vérité. Elle n'a pas basé ses décisions sur une doctrine obstinée à ne rechercher que la fraude en toutes manifestations. Elle a conclu que les phénomènes psychiques existent et qu'il importe de faire crédit aux savants préoccupés d'en élucider les mystères. On y a dit textuellement : « *C'est un fait évident que le système du christianisme est fondé sur des expériences psychiques datant de* 1900 *à* 2000 *ans, dont beaucoup sont mentionnées dans la Bible... Nous encouragerons les recherches psychiques, parce qu'elles peuvent faire surgir des phénomènes analogues à ceux que la Bible relate et les reporter sur une base purement scientifique et aussi aider les ministres du culte à aller à travers le monde, en portant l'assurance que le résurrection, l'apparition de Moïse et d'Elie, la visite des Anges, la guérison des maladies, la multiplication des langues, sont des faits possibles et réels.* »

Fort raisonnablement, l'Église d'Écosse met en garde contre les faux médiums et aussi contre la pratique trop fréquente des séances, mais on avertit les pasteurs de bien accueillir et de ne pas réprouver le phénomène, s'ils le rencontrent dans la pratique de leurs devoirs. « Les *lumières*, les *visions*, les *transes* sont fréquentes. Une personne sur cinq a été témoin d'un

fait d'ordre psychique. Écoutez patiemment et sympathiquement les récits qui vous seront faits. Il y a place, dans le sein de l'Église, pour les chrétiens spirites, pour ceux tout au moins qu'une expérience suffisante a pu convaincre. Par les études psychiques. Jésus et les anges nous sont devenus plus proches et plus tangibles. Les mondes visible et invisible se sont « intermêlés » : on a la preuve qu'ils sont subordonnés aux mêmes lois. »

Voilà une attitude que nous ne pouvions laisser ignorer : elle est tout à l'honneur de l'Église écossaise.

***

Feu le Pr. W.-J. Crawford, de Belfast, a poursuivi, au Coligher Cercle, et pendant plusieurs années, les expériences remarquables que l'on sait, avec le médium Kathleen Coligher. Ses travaux ont fait l'objet de trois ouvrages, connus dans le monde entier, et qui abondent en détails sur des expériences rigoureusement prouvées. Le docteur Fournier d'Albe, désireux de continuer les travaux de Crawford, a obtenu vingt séances, dans la famille Coligher et ses constatations l'ont, dit-il, déçu. Sans doute, s'il avait persévéré, sa déception eut évolué vers la certitude et la satisfaction complète. Quoi qu'il en soit, le docteur Fournier d'Albe, satisfait tout au moins de ce qu'il avait vu, en est resté là et dans un ouvrage à petit tirage, récemment paru, infirme les résultats obtenus par son prédécesseur. Ces sortes d'aventures sont assez coutumières pour que l'on ne s'en étonne plus. La Sorbonne a nié l'ectoplasme vu par MM. Geley, Schrenck-Notzing, etc. Crawford, dans l'Astral, ne semble pas s'émouvoir beaucoup du doute du docteur Fournier d'Albe. Au cours d'une récente communication (dont il a été rendu compte à Londres, lors du Congrès spiritualiste national), il est venu dicter un message où, négligeant les négations de celui qui l'a remplacé, quelques soirs, au cercle de Belfast, il vient si l'on peut dire, tendre la main, à une autre « victime » de l'incrédulité, en matière de phénomènes psychiques. Cette autre victime est le médium Hope, de Crewe, dont les photographies d'Esprits sont incontestables et ont été certifiées par des centaines de témoins, parmi lesquels nombre de savants experts à débrouiller la fraude. Deux experts en prestidigitation ont rendu visite à Hope, et, remportant un cliché astral, ont accusé le médium d'avoir truqué son appareil. Crawford donc, ému par cette imputation, est venu en séance et a dicté le message que voici : « Mon cher M. Hope. Il n'est pas besoin de vous dire que je suis avec vous lorsque vos facultés de photographe « psychique » sont mises en discussion. Vous pouvez être sûr de toute ma sympathie et de mon soutien. Je connais toutes les difficultés et tous les obstacles qui se dressent en ces sortes d'affaires. Je suis de tout cœur attaché à votre cercle d'études et je vous y aiderai. Pour ce qui est des ennemis qui prétendent mettre le phénomène en pièces, laissez-les aller. C'est le conseil que vous donne W.-J. Crawford, de Belfast, ce 30 juin 1922. » Comme le dit plaisamment le rapporteur du Congrès Spiritualiste, les détracteurs de Hope « peuvent mettre cela dans leurs pipes ». Au reste, l'enquête sur cette affaire mystérieuse continue et nous en parlerons bientôt, en toute impartialité.

***

Il n'est pas très fréquent que des spirites mentionnent des circonstances où ils ont eu l'occasion de constater manifestement le secours que vint leur porter leur Guide ou un Esprit généreux, dans une circonstance difficile. C'est pourquoi le récit du capitaine Ian Macrobert *(Light)* a une réelle valeur documentaire. Pendant l'été de 1918, Mrs Wood Sims, médium habitant Glasgow, l'invita à une séance où il eut une conversation avec son cousin — mort à la guerre — sur des sujets intimes et absolument personnels. En cette réunion, le capitaine fit connaissance de l'Esprit-guide des travaux, une certaine entité, Billie, qui lui promit de le servir, pour le cas où il serait en péril et ferait appel à son aide. Seulement, Billie le prévint qu'il aimait faire quelquefois de bonnes farces à ses amis.

Quelques semaines plus tard, le capitaine Macrobert jouait du piano, chez lui, lorsqu'il lui advint de recevoir, sur la tête, sur les mains et sur le clavier, à peu près l'équivalent du contenu d'un verre d'eau. Aussi soigneusement vérifié qu'il était impossible d'accepter l'explication d'une mystification *humaine*, il en vint à conclure que Billie tenait sa promesse et s'était gentiment moqué de lui.

Plus tard, le capitaine, en avion, survolait le Forth, lorsque, par suite d'une panne, son appareil tomba à la mer. Le pilote put se dégager et s'installer à peu près sur le fuselage flottant, mais l'aviateur était coincé de telle manière qu'il devait être inévitablement noyé avant peu d'instants. Il se rendait à merveille compte de sa position et déjà se demandait ce qu'il verrait tout d'abord en arrivant dans l'Astral, lorsqu'il pensa à Billie et dirigea vers lui un appel désespéré : « A peine, dit-il, avais-je sollicité son secours, que je me sentis comme empoigné et littéralement retiré de l'eau, au grand étonnement de mon pilote, qui, sans pouvoir me venir en aide, me regardait me noyer. Nous fûmes bientôt sortis d'embarras par un bâtiment où nous reçûmes l'hospitalité la plus cordiale. » Mais voici le mieux. Le capitaine, blessé dans l'accident, est conduit à l'hôpital, où il reçoit la visite d'un ami qui lui dit : « J'étais hier à une réunion spirite et un esprit est venu dire très clairement, par la voix du médium : *Demandez donc au capitaine Mac, s'il lui a été agréable d'être retiré de l'eau.* » L'ami, à l'hôpital, fait la commission, sans en bien comprendre le sens, et il est stupéfait lorsque le blessé raconte comment il a été miraculeusement sauvé. — Plus tard, dans une autre séance, le capitaine Ian Macrobert a eu l'occasion de féliciter et de remercier l'Esprit Billie.

***

Le *Referee* fournit, sur la dernière séance spirite à laquelle assista W.-T. Stead, des détails inédits et très saisissants. L'auteur établit que Stead ne reçut de l'Astral aucune prémonition, lorsqu'il s'embarqua sur le *Titanic*, de tragique mémoire, pour y périr. Mais la séance du 3 avril 1912 fut caractéristique. Un message automatique fut donné, en ces termes : « J'exprime la pensée solennelle qu'à partir de ce soir notre cercle bien-aimé ne réunira plus tous ses membres, au moins pour quelque temps. Je désire particulièrement que le chef (Stead) préside la réunion aujourd'hui. » W.-T. Stead prit donc la présidence et, selon l'usage, ouvrit la Bible, pour lire un passage avant le commencement des expériences. Il tomba sur le chapitre 17 de Saint Jean et les derniers mots qu'il prononça furent : « J'ai fini le travail que Tu m'avais donné à accomplir ». Quelques jours plus tard, le 15 avril, Stead mourait dans le naufrage du *Titanic*.

***

Il est assez fréquent que des Esprits, revenant, en séance, dans des milieux où ils vécurent manifestent un intérêt pour des détails, en apparence futiles, et que l'on pourrait croire bien loin de leur pensée. C'est ainsi que, dans une séance récente, à Manchester, se manifesta, chez le médium Miss Morse, une entité autrefois familière de la maison, celle d'un jeune Australien tué dans la guerre du Transwaal. Son temps vivant, ce soldat aimait beaucoup Tony, un chat russe appartenant à la maîtresse du lieu. Le chat ne venait jamais dans la chambre pendant les séances, mais la première parole de l'Australien fut de demander qu'on laissât entrer Tony. Il déclara, du reste, qu'on devait l'attendre un instant et qu'il allait lui-même chercher l'animal. Tout-à-coup, il fit savoir : « Je l'ai trouvé. Il vient ! » Et, à ce moment, le chat gratta à la porte. Admis, il sauta aussitôt sur les genoux du médium où il resta jusqu'à ce que l'Esprit du soldat eût averti qu'il se retirait et que la séance était terminée. A ces mots, Tony bondit à terre et manifesta son intention de retourner à sa corbeille, dans la chambre où son ancien ami était allé le réveiller.

***

Light publie quelques communications de trépassés, parmi lesquelles il en est deux où, chez des esprits élevés, le mépris de la vengeance et celui des honneurs sont également prouvés.

Au cours d'une séance chez le médium Mrs Wriedt se présentent deux frères, l'un et l'autre officier et qui périrent en Irlande sous les coups des Sinn Feiners. L'un mourut d'une blessure au bras, fâcheusement dégénérée en une infection générale et l'autre succomba aux suites d'une amputation d'un membre. Tous deux vinrent dire : « Nous sommes maintenant très bien, nous avons nos bras, ici, et tout va à souhait ». Quelqu'un demanda : « N'avez-vous pas eu l'idée de vous venger de vos meurtriers? » A cette question, il fut aussitôt répondu: « Ah ! ne parlez pas de vengeance ! Nous ne pensons pas ainsi, où nous sommes. Mais je sais bien que, vous autres

vivants, ne pouvez pas comprendre cette façon de voir. » Une autre fois, intervient, pour parler à un ami présent à la séance, l'esprit d'un mort qui, sa vie durant, portait le titre de Right Honourable. Son ami, pour lui adresser la parole, croit devoir employer ce terme flatteur, mais l'Entité d'interrompre et de dire : « Oh ! il n'y a pas de titres par ici ! Pas plus que de couronnes, de plumes sur la tête. Tout le monde est simplement Pierre, Paul ou Jacques. Les qualifications terrestres sont abolies lorsque nous arrivons où je suis ». Le compte-rendu de ces séances comporte diverses considérations sur la mort ; nous ne pouvons leur faire place, mais nous retiendrons cette opinion sur le même sujet, publiée quelques pages plus loin. « Si la mort est un si bel événement, à en croire les spirites, pourquoi avons nous peur d'elle et montrons-nous tant de répugnance à y penser? Il y a deux raisons : la première est qu'une théologie erronée a entouré l'idée de la mort d'une foule de terreurs mystiques et que, de génération en génération, cet enseignement a pénétré la conscience de la race. D'autre part, il y a lieu de penser que la nature exige de nous le devoir de vivre notre vie terrestre dans toute son étendue et qu'à cet effet, elle nous a doués d'une irrésistible répulsion pour le moment de notre abolition physique. Cette épouvante de la mort cesse d'ailleurs au moment où *Elle* est là, prête à agir. Quand elle dicte sa décision irrévocable, on repose la tête sur l'oreiller et on la regarde tranquillement, face à face ». C'est précisément à leur qualité de spirite que ceux qui croient à la vie de l'Au-delà doivent des considérer la mort, à tout instant de leur vie, sans crainte aucune et avec une parfaite sérénité. Le Spiritisme ne conférerait-il à l'homme que cet avantage, qu'il serait déjà bien digne d'être professé !

***

Le *Gil Blas*, de Bogota (Colombie) nous adresse son numéro du 21 juin, contenant une relation curieuse relative à la mort du poète national David Chumaceiro. Exposons les faits. A Barranquilla, en juillet 1921, Chumaceiro et quelques amis s'entretiennent de Spiritisme. On ne croit ni à Dieu, ni à l'âme et à son immortalité, ni, par conséquent, à la communication entre morts et vivants, et la réincarnation fait sourire de pitié tous ces esprits forts. On ne deviendra spirite, se jure-t-on, que si l'on obtient des preuves. « Et si nous essayions? » propose l'écrivain. Très incrédule, la porte fermée, il saisit une plume, attend, et demande : « Que ferai-je pour provoquer le phénomène? » On lui conseille d'évoquer un être cher. » Ainsi fait-il, et, à la stupeur de tous, sa main se déplace. Il écrit. Il était médium sans l'avoir jamais vérifié. La phrase terminée, il lit, ses yeux se remplissent de larmes : « Mon père !..... ». Le texte transmis déclare en effet : « Ton père est très heureux d'être avec toi. Tu as été un bon fils pour ta mère. Je t'accompagnerai toujours. Et je viens te dire que tu mourras très jeune. » Le poète ne se retient pas d'interroger : « Quand? » La réponse se fait attendre. Elle apparaît pourtant, tracée sur la page blanche, et lentement écrite, dans un tremblement : « Le 4 juin 1925 (ou 1922, date peu lisible). De fait, Chumaceiro est mort à Bogota, quelques jours après le 4 juin 1922. Si la date n'est pas rigoureusement exacte, la prophétie n'en reste pas moins saisissante. M. Flores Bermudez, qui signale le fait dont il fut témoin, fournit, à l'appui de sa déclaration, des références autorisées : les noms des amis qui assistèrent à la séance de juillet 1921, et qui sont bien connus à Barranquilla.

***

Reformador (Rio-de-Janeiro), enregistre un beau cas de prémonition. En cette ville, une dame de la plus haute société préparait une fête qu'elle devait donner quelques jours plus tard, lorsqu'elle reçut la visite d'une amie, médium, qui lui dit : « Je vois arriver la date de votre fête avec une grande inquiétude. L'une des personnes présentes y mourra ». Anxieuse, l'hôtesse se demande si elle ne doit pas décommander ses invités. Elle se prend à craindre que son mari, un professeur distingué, ne soit la..... victime désignée par la prophétie. Elle court chez son amie, la supplie de lui dire ce qu'elle pense d'une telle appréhension : « Il n'est pas dit du tout qu'il s'agisse de votre mari », répond la voyante. « Et puis, après tout, je me suis peut-être trompée. »

Tranquillisée par ces paroles, la maîtresse de maison retourne chez elle et décide de passer

outre : il serait ridicule, pense-t-elle, de céder à un effroi fondé sur des bases si fragiles. Le soir venu, ses salons sont pleins. La gaieté y règne, surtout entretenue par un boute-en-train déjà à l'automne de la vie et qui va, de groupe en groupe, propager sa bonne humeur. Le moment vient, où, ce joyeux invité décide de danser, encore qu'il ne soit plus bien expert. Une danse, deux danses, trois danses ne le fatiguent pas. Mais pendant la quatrième, il ouvre les bras, tombe aux pieds de sa danseuse, près du maître de la maison. Il est mort subitement, et la voyante n'avait que trop exactement prévu.

***

Se trouvera-t-il quelque médium pour tenter l'épreuve proposée par le docteur J. Allen Gilbert, de Portland (États-Unis)? M. A. Gilbert a déposé 100 dollars dans une banque, à la disposition de quiconque lui apportera un message authentique de sa femme décédée. Ni elle ni lui ne croyaient au Spiritisme. Cependant, ils avaient fait la convention que le premier défunt transmettrait, sous une forme préalablement convenue, un message au survivant. Le texte choisi est sous scellés, dans le coffre de la banque. Le docteur Gilbert, — une autorité en matière d'hypnotisme — a reçu déjà divers messages d'amis passés dans l'autre monde, mais aucun d'eux n'avait trait à la phrase enclose sous cinq cachets de cire : celle-la même que doit revenir dire, par l'intermédiaire d'un médium, feue Mrs Gilbert. Peut-être qu'avec un peu de patience, le docteur aura satisfaction. Aucune limite de temps n'est imposée aux clairvoyants.

***

On connaît la classique histoire de cette guérite trop fameuse, où toutes les sentinelles étaient obsédées d'une idée de suicide, parfois mise à exécution. Il n'y a rien là d'étonnant, et il faut admettre que certains endroits, véritablement hantés, incitent ceux qui les habitent, aux mêmes gestes, aux mêmes actes, aux mêmes déterminations. C'est ainsi qu'à la Nouvelle-Orléans, treize personnes viennent successivement de tenter de se tuer dans la même cellule de prison. Quatre y réussirent. Parmi les « rescapés « figurait une jeune fille, Mary Taylor, qui déclara avoir vu, dans la cellule, une vieille petite femme, vêtue de calicot, sans souliers, mais avec des pantoufles éculées. La vision portait un foulard rouge autour de la tête, et un anneau d'or au doigt. « Cette femme, dit la prisonnière, m'obligea à mettre mes vêtements en lambeaux et à m'en servir comme de corde pour me pendre aux barreaux. J'étais sous une sorte d'influence, dans une transe ». Or, Mary ignorait que, bien avant elle, une certaine Murphy, dont la description correspondait parfaitement à celle du fantôme, avait été enfermée dans la cellule et s'y était tuée exactement de la même manière. Un veilleur fut donc placé dans le couloir, pour observer de temps en temps les occupants de la cellule fatale, mais une nuit, il accourut au bureau de la prison, y raconta qu'il avait été « visité » par la vieille, et refusa d'aller reprendre son poste de garde. — Autre fait non moins curieux : Un jeune homme loue une chambre occupée, en Angleterre, par un clergyman, quelques années auparavant. Ce prêtre a progressivement perdu la foi et est devenu athée. Le même phénomène se produit chez l'étudiant qui peu à peu renonce à toute croyance. — L'atmosphère mentale des maisons est indéniable.

***

Un temps viendra où l'étude des phénomènes psychiques chez les populations primitives et les sauvages sera entreprise à grande échelle. A chaque époque son labeur, mais on peut être assuré dès maintenant que l'enquête sera riche en résultats précieux. Épisodiquement, les revues spirites signalent des faits remarquables constatés chez les Indiens des deux Amériques, chez les Maoris, au Siam, etc. Voici une autre contribution à cette catégorie de recherches et nous l'empruntons au *Daily Mail*. Il est question d'une séance d'évocation chez les indigènes de Nairobi (Kenia) et le témoin s'y déclare fort étonné de ce qu'il vit et entendit. Une voix semblait provenir d'une gourde et s'exprimait dans le langage Nandi, connu par l'Européen qui raconte le fait. Le message ainsi donné traitait de l'histoire de la tribu et fournissait des détails sur la vie d'indigènes morts depuis peu ou depuis longtemps, Le narrateur, suspectant un truc de ven-

triloque, invite le médium-sorcier à sortir de la hutte où avait lieu la séance et à aller se placer à une distance suffisante pour que sa voix ne puisse plus être entendue. Le « sujet » souscrit à cette condition. Pourtant, dans le silence, « la gourde continue à parler. Il n'y a pas de doute possible. Aucune supercherie n'est admissible. » La conversation se prolonge entre l'Européen et les noirs passés dans l'Astral.

Light qui commente le fait, écarte l'hypothèse d'une mystification et ajoute : « Le blanc qui voit l'œuvre du démon dans les phénomènes psychiques n'est pas supérieur, en vérité, au médecin nègre qui suppose la présence d'un diablotin dans le gramophone actionné par un explorateur. Actuellement, beaucoup de races sauvages, tout en ne possédant aucune connaissance scientifique dans ce domaine, sont beaucoup mieux pourvues de moyens pratiques pour provoquer le phénomène spirite, que ne le sont les plus instruits des peuples civilisés. Nous pourrions apprendre beaucoup des nègres, si nous étions plus modestes, et si nous nous considérions moins comme des êtres supérieurs, à tous égards, à nos frères de couleur ».

***

Nous avons conservé, pour la fin, un remarquable récit, dont l'impartialité ne peut être mise en doute, car nous le trouvons dans le *Times*, un organe qui n'est pas tendre pour le Spiritisme. Le *Times*, pourtant, est obligé de conclure qu'« il y a là quelque chose de surprenant ». L'article dont il s'agit lui est envoyé d'Honolulu. En voici la substance : « Nous quittions les îles Hawaï, à bord du *Makura*, lorsque le capitaine me montra une lettre reçue par lui à Honolulu. Il y était question de l'« affaire psychique » la plus extraordinaire qu'on puisse imaginer. Les faits dont il s'agit sont actuellement soumis à l'enquête d'un fameux archéologue et les détails seront publiés. Mais je vous en dis tout de suite l'essentiel. Une Anglaise, Mme B..., habitant avec sa famille dans une île du Pacifique, a reçu depuis quelques années, d'étranges communications de personnes vivant dans des pays très lointains, et il y a des siècles. L'été dernier, voyageant sur le *Makura*, le capitaine sachant que sa passagère a des pouvoirs psychiques, lui demande une expérience. Elle consent et, assise près de son mari, dans la cabine de l'officier, prend le crayon. Tout-à-coup, sans transe, elle écrit... et ne comprend rien. « Quel ennui ! dit-elle. Voilà que j'écris des signes inconnus ! » Ce n'est pas la première fois qu'elle trace ces « gribouillages ». Après vingt minutes, elle donne son message au capitaine qui, à une escale, cherche un interprète, pour le cas où l'écriture serait asiatique. Des Hindous, venus pour affaires aux îles Fidji, ne déchiffrent rien. « C'est que ce n'était rien », dit le capitaine. Pourtant, un peu plus tard, il se rencontre que le professeur G..., l'un des plus illustres archéologues du monde, voyage sur le *Makura*. A peine a-t-il regardé le manuscrit, qu'il s'émerveille ; l'écriture est en caractère *hiératiques*, un genre d'hiéroglyphes populaires, employé par les prêtres, 5.000 ans avant notre ère, en Asie Mineure. Il n'y a pas dix personnes sur terre capables de lire un tel texte. Et Mme B... l'a écrit, couramment, en moins d'une demi-heure. Le message commence par des remerciements au médium, puis décrit des peuples asiatiques, puis compare les façons de voyager, antiques et modernes, à chameau et en bateau à vapeur. Enfin intervient une description minutieuse de la cabine du capitaine, de l'état du ciel et de la mer, au moment où le message fut écrit ! La lettre que me montra le capitaine contenait un nouveau message, obtenu par le médium, et que l'on priait de communiquer au professeur G..., pour traduction. J'ai vu ce second manuscrit, je sais les noms des personnes intéressées. L'expérience repose sur des bases scientifiques incontestables. Le médium, une maman entourée de ses enfants, se refuse à croire qu'elle ait des facultés surnaturelles. Simplement, elle ne comprend pas ce qui lui arrive. Et, bien entendu, elle n'a aucune idée de ce que peut être l'écriture *hiératique*. Que signifie tout cela? Le fait dépasse en dramatique les « Plus belles Histoires du monde » de R. Kipling. Pour moi, cela m'incline à croire à des puissances inconnues. *J'ai vu* et je n'aperçois pas que, dans ce fait prodigieux, il y ait place pour l'incrédulité ». Le *Times*, anti-spirite, a loyalement agi en publiant cette lettre.

M. CASSIOPÉE.

Légion d'honneur

La promesse faite par M. Reibel, Ministre des Régions Libérées, au nom du Gouvernement, dans son discours prononcé à la Sorbonne, à l'occasion du 80e anniversaire de M. Camille Flammarion, a reçu son exécution. Le grand astronome, dont s'honore la France, vient d'être promu au grade de Commandeur de la Légion d'honneur.

Les admirateurs si nombreux de l'illustre savant, du grand philosophe, se réjouiront avec nous de ce témoignage de la reconnaissance nationale si bien mérité.

Bibliographie

Elise DE BEAUVAIS. — LE CHEVALIER ERRANT. — Étude critique de la Réincarnation Un vol. 5 francs (Leymarie, éditeur). Franco France, 5 fr. 70. Etranger, 6 fr. 10.

Mme de Beauvais a publié, naguère, un livre qui a eu un tel succès qu'il est aujourd'hui épuisé : *Une lueur dans la Nuit.*

Il s'agissait, en réalité, moins d'un livre que d'une admirable et majestueuse communication des entités directrices de ce médium remarquable qu'est l'auteur du « Chevalier Errant ».

Dans ce nouvel ouvrage, plus personnel et non moins beau, on sent encore la collaboration des intelligences transcendantes de la grande lumière que n'obscurcit aucune matière. La forme est belle, mais le fond est admirable et ceux qui souffrent, ceux qui aspirent vers l'idéal, trouveront là, avec les mots qui parlent au cœur, les témoignages de vérité qui parlent victorieusement à l'esprit et chassent le doute.

Le Chevalier Errant n'est pas un roman, comme son titre pourrait le laisser croire ; c'est une étude consciencieuse, bourrée de documents sur les phases, les conditions et le but de l'évolution humaine ; le secret du passé et l'essor de l'âme ; enfin, sur la parole du Christ, le Verbe d'Amour et sur le sens que l'on doit attacher à la loi d'expiation.

Personnellement, nous n'aimons pas ce vocable « loi d'expiation », pas davantage que nous n'aimons les mots de « récompense », « punition », etc., attachés trop souvent à ce qui n'est que l'application d'une loi universelle, dite de « causalité » ou des conséquences, ces conséquences étant strictement naturelles, nous ne pouvons dire mécaniques, et s'effectuant sans l'intervention d'un *jugement* quelconque, comme semblent l'indiquer les mots précités.

Mais c'est là pure question de mots. Nous reparlerons peut-être plus en détail des idées nouvelles que contient « Le Chevalier Errant », contentons-nous pour l'instant de reproduire la dernière phrase de ce beau livre, phrase qui contient tout un enseignement, dans la profondeur de la pensée et l'élévation du verbe :

« Toutes nos vies passées ne sont que des fantômes qui glissent lentement dans les brumes du soir et dont les formes vagues s'effacent au lointain. Un seul charme demeure en notre âme captive, c'est le parfum suave des sincères amours, des vieilles amitiés. »

Que ceux qui ont l'habitude de *méditer* rapprochent cette finale de la parole évangélique : *Deus est caritas*, Dieu, c'est l'Amour ! et ils comprendront pourquoi nous avons souligné cette phrase.

Les opinions émises dans les articles que publie la Revue, *doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.*

L'Éditeur-Gérant : PAUL LEYMARIE.

IMP. P. DUBREUIL & A. LAROCHE, 18, RUE CLAUZEL — PARIS